

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

HEMEROTECA
MUNICIPAL
MADRID

Le général Sarrail reçoit Essad pacha à Salonique



LE GRAL SARRAIL (X) ATTEND L'ARRIVÉE D'ESSAD PACHA



LE GRAL SARRAIL (1) ET ESSAD PACHA (2) PASSENT EN REVUE LA GARDE D'HONNEUR

Essad pacha, chef du gouvernement albanais, est arrivé récemment à Salonique à bord d'un cuirassé. Le général Sarrail était venu au-devant de lui et l'accueillit entre les rangs d'un détachement de troupes françaises qui rendait les honneurs. Essad pacha va se mettre à la tête du contingent albanais récemment débarqué à Salonique.

La croix des mères

Nous assistons en ce moment à un concours extraordinaire de zèles en faveur de la repopulation. Que sera-ce après la guerre ! Tout le monde — aux degrés élevés de l'échelle sociale surtout — se tourne vers la femme et lui crie : « Sois mère ! Sois mère infatigablement ! Sois mère sans compter ! Le salut de la France est en toi. »

Chose assez curieuse, ce ne sont pas les chefs de familles sombreses qui crient le plus fort. Ils n'aiment pas les paroles inutiles. Prêcher d'exemple leur suffit.

Non, les plus exaltés, tous du sexe masculin, sont ceux qui n'ont qu'un enfant, et même pas d'enfant du tout. C'est très amusant de les voir s'agiter et de les entendre dire à des femmes qui élèvent péniblement leur troisième enfant : « Qu'est-ce que vous attendez pour en avoir un quatrième ? C'est au quatrième enfant seulement qu'une bonne Française a fait tout son devoir. La maternité est le service militaire des femmes, on ne saurait trop le répéter. Service de trois ans pour les uns, service de quatre enfants pour les autres. Chacun son rôle. C'est parce que la femme allemande a bien rempli le sien que les légions du kaiser ont failli nous submerger. Que la leçon ne soit pas perdue. Les guerres modernes font une telle consommation d'hommes qu'on n'aura jamais trop d'enfants ! »

Et les surenchères les plus folles nous sont proposées ! Primes à la fécondité, dont une taxe sur les célibataires et sur les ménages sans enfants fera les frais. Rétablissement des fous. Pension viagère à partir de six enfants. Quoi encore ?

Vous ne devinez pas ? Cherchez bien. Voyons, le service militaire ne vous met pas sur la voie ? Assimilez chaque naissance nouvelle à une action d'éclat, comptez jusqu'à douze, et rangez-vous à l'avis de M. Amédée Peyroux, député de la Seine-Inférieure, qui demande l'inscription de droit sur les tableaux de la Légion d'honneur des mères de douze enfants et plus, vivants ou décédés.

Pas de promotion à espérer : le ruban rouge une fois pour toutes.

Inutile d'ajouter que seules pourront être décorées les mères dont la bonne conduite ne fera pas l'ombre d'un doute.

Je crois que nous n'aurons jamais de meilleure occasion d'appliquer à un projet de loi le mot d'enfantillage. Non pas que je trouve indignes de la plus haute distinction les mères qui donnent douze enfants à leur pays. Je crois, au contraire, que tout l'honneur serait pour l'Ordre existant ou à créer qui les inscrirait sur ses tableaux. Je me demande seulement s'il n'y a pas pour elles des encouragements plus précieux et plus urgents que celui-là. Le moindre grain de millet ferait sans doute bien mieux leur affaire.

Entre une mère qui a trois enfants vigoureux, parce qu'ils n'ont jamais manqué de rien, et une mère qui, sur douze enfants, en aura perdu la moitié, de misère et de privations, M. Peyroux n'hésite pas : c'est la dernière qu'il décore. L'autre, à mes yeux, est pour le moins aussi méritante. Qualité vaut mieux que quantité. Est-il à souhaiter qu'une malheureuse femme d'alcoolique ait beaucoup d'enfants, déchets sociaux dès leur plus jeune âge ? Non. Vous ne pourrez pourtant pas lui refuser la Légion d'honneur à son douzième avorton, et lors même que trois ou quatre d'entre eux seulement auraient échappé de la tuberculose, du rachitisme et des infirmités qui sont le lot de ces deshérités. Nous ne nous proposons pas de peupler davantage nos hospices, nos asiles et nos prisons, n'est-ce pas ? Et encore moins d'accorder une prime à rebours à ce relèvement fallacieux de la natalité. Voilà pourtant où nous conduit M. Peyroux, avec les meilleures intentions du monde. Il ne fait aucune différence entre l'ivraie et le bon grain. Il y en a une.

Et la nourrice sèche — assez fréquente — qui a conservé la vie à douze enfants bien portants, croyez-vous qu'elle ne mérite pas une récompense comme la mère qui leur a donné le jour ?

Je réclame pour elle la médaille militaire, tout au moins une « croix de sollicitude » avec palmes.

J'étais peut-être injuste tout à l'heure pour les gens qui poussent à la repopulation sans mettre eux-mêmes, si j'ose dire, la main à la pâte. Ce n'est pas toujours de leur faute. Je l'ai maintes fois constaté depuis qu'il y a des orphelins de la guerre et des OEuvres qui s'occupent d'eux. J'ai reçu une vingtaine de lettres de personnes parfaitement honorables, désireuses d'adopter un de ces pauvres petits. Que devaient-elles faire pour cela ? A qui s'adresser ? Quelles formalités et quelles conditions à remppler pour voir leur souhait exaucé ?

A toutes, hélas ! j'étais obligé de répondre qu'il n'y a pas ou presque pas d'orphelins complets. Ceux qui ont perdu à la fois leur père et leur mère, ceux-là ont encore, la plupart du temps, des grands-parents, un oncle, une tante, des cousins qui ne les abandonnent pas. Que dis-je ! Des voisins, quelquefois, ont recueilli l'orphelin, s'attachent à lui et ne s'en sépareront pas plus demain qu'à présent.

Il est possible néanmoins que l'on constate plus tard, ça et là, certaines défaillances... A ce moment peut-être y aura-t-il quelques aubaines pour les... souscripteurs dont l'affection disponible cherche un bon placement, une valeur humaine nominative de tout repos.

En attendant, gardons-nous de jeter la pierre à tous les ménages stériles indistinctement. Il y a dans le nombre pas mal d'égoïstes, c'est entendu ; mais il y a aussi bien des cœurs en deuil d'une espérance morte.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

Tout dernièrement, un Suisse de la Suisse allemande, et très francophile, rencontre un rédacteur de la Gazette de Francfort, journal qui ne saurait passer pour brandir, d'habitude, l'étendard des insurrections populaires :

« Après la guerre, lui dit celui-ci, nous aurons en Allemagne des millions d'hommes habitués à fabriquer et à lancer des grenades ! »

Et mon correspondant suisse d'ajouter : « Le mot de « révolution » devient de plus en plus fréquent dans les bouches allemandes. »

J'entends bien, et ce correspondant m'a donné bien souvent, depuis le début de la guerre, des preuves de discernement. Ce qu'il écrit, il ne l'écrit pas à la légère. Mais je suis persuadé qu'il ajouterait sagement, s'il exprimait toute sa pensée, qu'une révolution en Allemagne, si révolution il peut y avoir, est subordonnée à la défaite, à une défaite lourde et avérée.

Ne comptons donc que sur nos armes pour parvenir à une décision. La « révolution » en Allemagne peut intervenir après la paix : elle ne la précèdera certainement point.

Et même alors... j'avoue que j'aurais encore des doutes. Historiquement, ce serait bien la première fois qu'on aurait vu le peuple allemand faire une révolution et la mener à bien. Il a toujours été extraordinairement passif, et ce n'est pas l'éducation qu'il a reçue depuis cinquante ans qui a pu modifier sa mentalité. En Allemagne, les révolutions sont toujours venues des princes, des chefs d'Etat qui, aujourd'hui, composent l'Empire, qui, jadis, constituaient la Confédération germanique. Il se peut qu'un jour ils profitent du mécontentement populaire pour se débarrasser du joug de la Prusse : mais ceci est une autre affaire !

Il faut prendre la boutade du rédacteur de la Gazette de Francfort pour ce qu'elle est : une simple boutade ; et aussi pour un symptôme intéressant de l'état des esprits en Allemagne, surtout dans les classes dirigeantes. Mais celles-ci, à toutes les époques et dans tous les pays, ont toujours eu une propension à prendre leurs désirs pour des réalités. Quant à la masse du peuple allemand, il est prudent de croire, jusqu'à preuve évidente du contraire, qu'il souffre, mais qu'il souffre dans le silence et dans l'ignorance.

Pierre Mille.

Excelsior était le premier à annoncer, il y a quelques jours, la publication prochaine des *Fleurs du mal*, de Baudelaire, magnifiquement tirées sur les presses de l'Imprimerie nationale.

Quelques parlementaires ayant lu notre écho, se souvinrent à propos que l'Imprimerie nationale dépend du ministère des Finances et que, par conséquent, il était tout naturel, même rigoureusement dû, que les députés fissent valoir leurs titres et qualités pour obtenir l'un de ces beaux volumes sans bourse délier.

Aussi bien coururent-ils, sans retard, s'inscrire. Mais ils durent bien vite déchanter. Le Baudelaire superbe n'était point exclusivement fait pour eux. Tout bien vérifié, l'Etat ne jouait qu'un moindre rôle dans l'affaire. La belle édition était commandée par un particulier qui, certes, aime aussi les livres de prix, mais — et c'est bien son droit — ne les donne point à tout venant.

On serait bien heureux, tout de même, de con-

naître les noms de ces députés à qui le parfum des *Fleurs du mal* parut un instant aussi délectable que celui des lauriers de la victoire !

Connaissez-vous la prophétie noire qui est populaire en Serbie ?

Elle est due à une sorte de Parsifal pauvre et naïf du nom de Macka, du village de Kréma.

Le 10 juin 1866, Macka se rendit à Ujutza et, se plantant au beau milieu de la rue, se mit à crier : « Au secours !... Au secours !... On assassine notre prince Michel à coups de yatagan ! »

On le prit pour un fou, mais le jour suivant on apprenait que le prince Michel Obrénovitch avait effectivement été tué dans le parc de Topchidéré, près de Belgrade.

Cette coïncidence valut à Macka la réputation de « voyant ».

Bientôt il prophétisa l'avenir de la Serbie, et le roi Milan voulut l'entendre en personne. Il lui prédit qu'il aurait un fils unique, que ce fils serait tué dans sa trentième année et qu'une autre dynastie régnerait en Serbie.

Cette dynastie n'occupera pas longtemps en paix le pouvoir : il éclatera une guerre épouvantable, et des armées étrangères occuperont la Serbie. Mais, après une période de grandes souffrances, la nation serbe se relèvera et son chef, après avoir chassé les oppresseurs étrangers, y verra la race serbe vivre, désormais unie en un seul Etat libre et indépendant.

Eh ! eh ! cette dernière et heureuse prédiction est en train de se réaliser, comme les autres !...

Basil Hallam, le populaire acteur anglais qui vient de trouver la mort dans la Somme et que pleure toute la société anglaise, avait coutume de mêler le plus drôlement du monde Shakespeare à la vie de tranchées.

Un jour que lord Kitchener visitait un coin du front où « ça bardait », Basil Hallam lui fut présenté.

— Eh bien ! demanda le grand homme d'Etat anglais à cette autre célébrité londonienne, quelles sont vos impressions ?

— Milord, répondit gravement le Tommy-artiste, vous souvenez-vous des paroles que Shakespeare prête au vieux conseiller Gonzalo, au fort de la Tempête ? « Je donnerais en ce moment mille lieues de mer pour un acre de terre stérile, bruyères, genêts, ajoncs, n'importe quoi. Mais je voudrais bien mourir d'une mort sèche !... » Eh bien ! moi, sous ce feu d'enfer, je donnerais en ce moment mille lieues de terre pour un acre de mer mauvaise, coraux, récifs, rochers, n'importe quoi. Mais je voudrais bien mourir d'une mort mouillée !

Sur quoi, Kitchener et Hallam échangèrent un sourire et un silencieux shake-hand.

Le croirait-on ? De même que chacun de nous a son sosie, il y a des villes qui ont leur double. A preuve cette cité canadienne qui s'appelle Londres et qui vient d'envoyer à la Métropole un superbe contingent de recrues.

Le London canadien n'a point que le nom de la capitale anglaise : ce serait un fait banal. Mais l'intéressant est que cette ville est construite sur une rivière appelée Tamise, que les principaux quartiers y sont baptisés Fleet Street, Piccadilly, Covent-Garden, Strand, etc. Enfin, la cathédrale est sous l'invocation de saint Paul, et le comble, c'est que le Londres canadien est dans un comté de Middlesex, comme le Londres d'Europe.

On sait que le ministre de l'Instruction publique de Russie a créé, à la Faculté historique et philosophique de l'Université de Kharkoff, une section spéciale d'histoire et de littérature françaises.

Depuis que la guerre a resserré encore les liens d'amitié des deux peuples, la littérature française a une vogue incroyable en Russie. A Pétersbourg, les libraires de la perspective Newsky ont presque tous le dernier livre paru en France. Il est enveloppé d'une bande tricolore qui attire tout de suite sur lui l'attention sympathique du public, et il occupe à l'étalage la place d'honneur. Un vieux libraire du « gostinnyi Dvor » expose même les œuvres de Racine et de Molière sous la rubrique « nouveauté ». N'est-ce pas charmant ?

Nous assistons, à l'étranger, à la répercussion triomphale de notre résurrection. Le temps est déjà loin où Melchior de Vogüé déplorait que la Russie ne fit d'autre emprunt... littéraire à la France que la chanson de café-concert. Le temps est revenu où la capitale de la Russie recueillait pieusement les manuscrits de Diderot et la bibliothèque de Voltaire.

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Magnanimité

Après une charmante matinée d'automne, et la plus agréable promenade dans le parc de ma cousine Charlotte, nous avions grand-faim quand midi fut venu. Elle nous fit servir un lièvre à déjeuner. Celui-ci était rôti à point et nous parut délectable. Cependant, un lièvre... J'interrogeai ma cousine : — Eh bien! mais il me semble que voici... enfin, oui, c'est du gibier que nous mangeons?... Comment se fait-il?... Il y a donc eu destruction officielle par ici?

Charlotte devint toute rose et abaissa sur ses yeux ses longs cils.

— Mon Dieu, fit-elle avec embarras, je ne peux pas dire qu'il y ait eu positivement destruction officielle... Mais destruction privée, voilà plutôt le mot... J'ai détruit ce lièvre, qui aurait pu manger mes carottes.

— Et avec quoi, Charlotte, l'avez-vous détruit? — Avec un fusil... Cela a tant amusé les enfants! — Bah?... Et où l'avez-vous tiré? Dans votre parc?

— Oh non!... Je l'ai tiré à l'aube, l'autre jour, vers la lisière du bois, là-bas...

— C'est à vous, ce « là-bas »?

— Ma foi non, c'est le pré du père Vincent, un vieux grigou du voisinage, que je ne peux pas souffrir.

— Et vous avez un permis pour ces... destructions?

— Tiens, non... non, je n'en ai pas... En temps de guerre, on ne songe plus à toutes ces bêtises. Il faudra que je pense à faire renouveler mon vieux permis de 1913.

Le déjeuner fini, il faisait si tiède que nous allâmes prendre le café au jardin. Nous étions de très bonne humeur, et commentions avec plaisir la prise de Martinpuich... Soudain, ma cousine nous fit : « Chut... chut... » et me saisissant le bras : — Voyez-vous ? murmura-t-elle... Le distinguez-vous bien ?

Et elle désignait un point sur la grande pelouse, à l'abri des arbres.

— Mais quoi donc ? chuchotai-je.

— Eh bien! mais le faisan... Là, tenez, tout près du chêne. Il est accroupi dans l'herbe haute... Vous ne remarquez pas son cou qui bouge, sa tête qui se tourne à droite et à gauche?

Ah! je l'aperçus enfin, son faisan. On eût pu le confondre avec le gazon.

— Vous le mangerez bientôt, dit à mi-voix Charlotte. Il vient chaque jour. Nous le prendrons, le jardinier Pierre et moi, ainsi d'ailleurs que bien d'autres faisans, ses frères, qui rôdent sans cesse par ici.

— Vos coups de fusil finiront par faire scandale.

— Oh! pas besoin de coups de fusil. Pierre possède tous les pièges, collets, filets imaginables...

Peu de jours après, Charlotte eut à loger des soldats d'une troupe de passage, toute une escouade. Comme ma cousine est une excellente patriote, elle accepta ce devoir ainsi qu'une bonne aubaine. La présence chez elle de nos héros la jeta même dans un état d'émotion extraordinaire : — Qu'ils soient heureux ici, nos poilus, s'écriait-elle, c'est tout ce que je demande! Qu'ils boivent mon vin, mangent les œufs de mes poules : ce que j'ai, c'est à eux. Ils peuvent me demander tout ce dont ils ont besoin, ils peuvent tout se permettre dans ma propriété...

A ces mots, sa figure devint sévère : — Ils peuvent même y commettre des délits.

— Oh! Charlotte, des délits : voilà un mot bien grave.

— Parfaitement!... Ainsi, j'en ai pincé un, ce matin, qui pêchait à la ligne dans mon ruisseau : eh bien! mon cher, je n'ai rien dit.

— Pas possible?

— Absolument rien dit.

Marcel Boulenger.

Le nouveau chef d'état-major général

Le général Duport est nommé chef d'état-major général de l'armée, en remplacement du général Graziani, relevé de ses fonctions pour raisons de santé et promu commandeur de la Légion d'honneur.

UNE GRANDE DÉCISION DES BOURGEOIS DE MUNICH

Ils vont conquérir « rapidement » l'Angleterre

AMSTERDAM, 20 septembre. — La Gazette de Berlin à Midi annonce la formation, à Munich, d'un comité populaire pour la conquête rapide de l'Angleterre (sic.)

Ce comité a lancé un manifeste signé de nombreux politiciens de Bavière et de l'Allemagne du sud, expliquant qu'il est indispensable que l'Angleterre soit battue sur mer.

LA SITUATION MILITAIRE

Toutes les contre-attaques sur la Somme sont repoussées Les opérations contre Monastir sont engagées

L'ennemi a prononcé de violentes contre-attaques aux deux extrémités de la ligne conquise par les troupes britanniques et les nôtres au nord de la Somme : sur la rive gauche de l'Ancre et sur la rive droite de la Somme depuis la côte 76 jusqu'à la ferme Le Priez. Ces attaques, brisées par les tirs de barrage aussitôt déclenchés, n'ont atteint nos tranchées qu'en quelques points, d'où notre infanterie les a rejetées peu après.

Un ordre du jour du général Falkenhayn, tombé aux mains de nos alliés, montre que la faiblesse relative des réactions de l'ennemi n'a pas seulement pour cause le défaut de réserves stratégiques, mais la nécessité d'épargner les munitions et même les canons, dont la consommation, depuis le début de notre offensive, a dépassé les prévisions. Cette consommation de pièces est due, pour une part, aux accidents de tir et à l'usure; pour l'autre, à nos tirs de contre-batterie, dont la précision se trouve ainsi vérifiée.

Il est donc certain que l'état-major allemand, qui, à cette date, n'avait pas encore changé de chef, a été surpris par la puissance de notre artillerie. Il ne faut pas, toutefois, conclure de là que l'Allemagne soit condamnée à manquer désormais de canons et de munitions. Pour parer à la baisse subite des approvisionnements, il a fallu commencer par réduire la dépense. Mais un effort désespéré aura été fait pour augmenter la production, et l'économie prescrite cessera quand cet effort aura donné son résultat.

Toute la question est de savoir si la production des usines de guerre allemandes approche de son maximum. C'est une question qui dépend de trop de conditions diverses pour que nous puissions tenter, même approximativement, de la résoudre. Et la meilleure manière de la résoudre, c'est d'augmenter nous-mêmes notre production, qui, nous le savons, n'a pas encore atteint son maximum.

En Macédoine, l'ennemi montre bien, comme nous le faisons prévoir, l'intention de défendre Monastir jusqu'à la dernière extrémité. Le centre de sa résistance est le haut massif de la Baba-Planina, qui domine d'environ quatre cents mètres la route et la voie ferrée de Florina à Monastir, serrées d'autre part contre les marais de la Tcherna. Le passage par la route est impossible aussi longtemps que l'ennemi tient les hauteurs où il s'est fortement retranché. Les opérations ont commencé contre cette position, dont les bastions avancés sont les crêtes au nord de Pisoderi et du monastère qui fait face au village, à la tête de la petite vallée de la Jelova.

A l'est de la Tcherna, les Serbes ont remporté un important succès en s'emparant du sommet principal du Kaïmakchalan, qui est aussi le plus occidental, donc le plus rapproché de la vallée. La seule ligne de communication avec Monastir dont l'ennemi dispose est la route de Vélès par Prilep. Cette route peut être atteinte assez facilement depuis la vallée

de la Tcherna, soit en descendant la vallée vers son confluent avec le Vardar, soit en coupant droit vers Prilep par la chaîne de la Seletchka-Planina, dont les passes sont beaucoup moins malaisées à franchir que celles du Vetrenik et



du Kaïmakchalan. C'est ce qui explique la résistance acharnée de l'ennemi dans ces dernières passes, mais cette résistance ne peut arrêter la progression de nos héroïques alliés.

Jean Villars.

Voici les troupes serbes au seuil de la Serbie

Elles enlèvent de haute lutte les crêtes du Kaïmakchalan

(COMMUNIQUÉ OFFICIEL DE L'ARMÉE D'ORIENT)

De la Strouma jusqu'à la région à l'ouest du Vardar, canonnade habituelle et escarmouches de patrouilles.

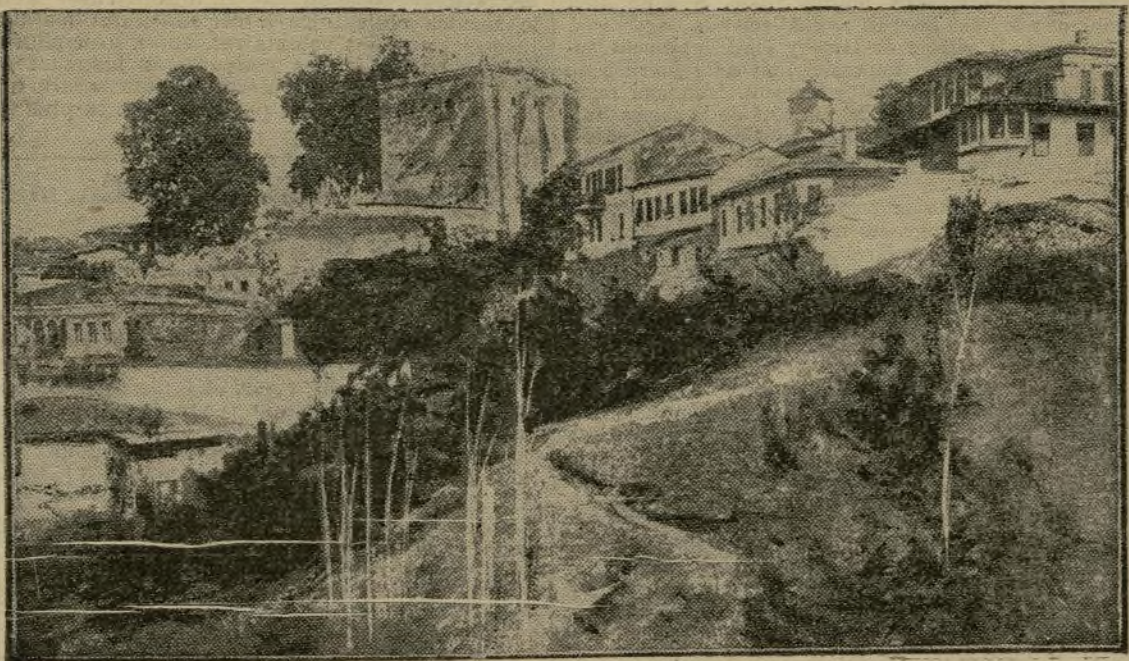
A l'est de la Cerna, les troupes serbes, poursuivant vigoureusement leur offensive, ont attaqué la cote 2.625, la plus haute crête du Kaïmakchalan, organisée défensivement par l'ennemi. Après une lutte allant jusqu'au corps à corps, l'infanterie serbe est restée maîtresse de la position. Les Bulgares, qui ont subi des pertes très élevées, n'ont laissé qu'une cinquantaine de prisonniers entre nos mains.

A l'est de Florina, dans la région de la rivière Brod, une contre-attaque bulgare, appuyée par de la cavalerie, a été dispersée vers Boreznica par les feux de nos 75 avant d'avoir abordé les lignes serbes.

A notre aile gauche, l'ennemi résiste encore sur les hauteurs au nord de Pisoderi et vers le monastère San-Marco.

Dans Florina, nous avons nettoyé quelques maisons où des Bulgares se défendaient encore avec une sauvage énergie. Nous avons fait une centaine de prisonniers pendant cette opération.

Une de nos escadrilles a lancé de nombreux projectiles sur Monastir.



Une vue de Monastir.

LA BATAILLE DE LA SOMME

Les combats
de Guillemont et de Ginchy

3 SEPTEMBRE-9 SEPTEMBRE

Les exploits des troupes irlandaises

Depuis l'importante attaque du 18 août, sur le front Thiepval-Guillemont, les troupes britanniques s'étaient appliquées à consolider leurs positions et à préparer une progression nouvelle. En outre, tandis que dans tous les secteurs les duels d'artillerie se poursuivaient avec intensité, nos Alliés ne négligeaient aucune des actions de détail leur permettant de se donner de l'air, de harceler l'ennemi et de conserver sur lui l'avantage moral.

Ils allaient fournir le 3 septembre un effort plus considérable et déclencher, en liaison avec les Français, une vigoureuse offensive du bois des Fourreaux jusqu'au ravin situé au nord de Maurepas. Et les contingents irlandais trouvèrent l'occasion de se signaler par de magnifiques combats à Guillemont. Soutenus à droite par les fusiliers anglais, ils sortirent de leurs tranchées, après la préparation d'artillerie, avec une fougue où se révéla toute la générosité du sang celtique. « Ce fut une véritable avalanche humaine » a déclaré un témoin de l'affaire. Comme les Ecossais, les Irlandais ont des joueurs de cornemuse qui les entraînent au moment de la charge. Au son de ces binious, ils s'élancèrent à travers les tirs de barrage ennemis d'un seul élan et enlevèrent les tranchées en avant du village.

Les bataillons accolés ne perdirent pas le contact durant ces premiers bonds. Mais bientôt le centre et la gauche débordèrent les objectifs limitaires et reprirent l'assaut de plus belle, les hommes chantant les vieux airs nationaux sans se soucier du vacarme de la fusillade et de l'artillerie. Les éléments de droite durent s'arrêter un peu pour permettre aux batteries qui les soutenaient d'allonger leur tir. Puis, la marche en avant — marche irrésistible — recommença pour tous à travers les obstacles accumulés par les Allemands.

Des corps à corps furieux se produisirent en maints endroits. Mais, dans ce genre de sport, les Irlandais ne redoutent personne. A la baïonnette ou à la grenade ils se rendirent maîtres de tous les points du terrain contesté.

Guillemont fut enlevé ilot par ilot

Deux chemins creux coupaient Guillemont. C'est là que la résistance allemande fut la plus meurtrière. Déloger l'ennemi des profondeurs repaires qu'il avait multipliés ne fut pas chose facile. Tandis que les fusiliers anglais prononçaient leur mouvement d'encerclement par le sud-ouest du village, les Irlandais conquéraient Guillemont, ilot par ilot. Ils poursuivirent leur besogne jusqu'au moment où les rares survivants des compagnies allemandes commencèrent à fuir en déroute. Ce fut alors la poursuite de ceux qui essayèrent de s'échapper plutôt que de se rendre. Un officier allemand, qui détaillait à toutes jambes, fut rejoint par un Irlandais qui lui mit la main au collet en ajoutant : « Eh quoi ! si vous allez si vite, vous serez à Berlin avant que je n'aie le temps de rentrer à Londres ! »

Sans perdre un instant, les vainqueurs organisèrent le village afin de n'être pas pris au dépourvu par les contre-attaques allemandes. Ils se mirent à creuser le sol, à ériger de nouvelles défenses avec un entrain qui devait être récompensé, puisque, dans la suite, tout retour offensif fut interdit aux Allemands.

Au nord, le village de Ginchy était également enlevé, mais il nous fut impossible, en cette journée du 3, de nous y maintenir intégralement. L'ennemi regagna la partie septentrionale. Du côté de la ferme Falfemont, au contraire, et plus au sud, les organisations allemandes cédaient une à une sous notre poussée.

Le 5, notre offensive recommença. Malgré la pluie qui tournait au déluge, les troupes britanniques franchirent douze cents mètres en profondeur et atteignirent la lisière ouest du bois de Leuze. La ferme Falfemont tomba aussi en notre pouvoir, après de durs combats. En quarante-huit heures, douze cents prisonniers, nombre de mitrailleuses et un important matériel avaient été capturés.

Ces succès furent méthodiquement exploités. Bientôt, tout le bois de Leuze fut à nous et les abords de Comblès furent attaqués. Les Allemands essayèrent de se dégager et de nous rejeter au delà du bois. Mais les plus violentes préparations d'artillerie et les plus opiniâtres actions d'infanterie échouèrent successivement.

C'est encore aux Irlandais que revient
l'honneur de la prise de Ginchy

A Ginchy, que nous avions dû évacuer en grande partie, la lutte était très serrée et très meurtrière. Il importait d'en finir et d'opérer un vigoureux rétablissement. C'est ce qui fut exécuté le 9 septembre. Dans l'après-midi, le haut commandement déclencha une

attaque depuis le bois des Fourreaux jusqu'au bois de Leuze. Aux Irlandais revinrent encore les honneurs de la journée, qui aboutit à la reprise définitive de Ginchy.

De leur côté, les Allemands s'attendaient à une nouvelle poussée sur Ginchy, et ils avaient pris leurs dispositions en conséquence. La 19^e division bavaroise et la 185^e division faisant face au bois de Leuze avaient opéré des relèves et les Irlandais devaient affronter des troupes fraîches et bien ravitaillées en vivres comme en munitions.

Les Irlandais qui menèrent l'attaque avaient déjà passé plusieurs jours et plusieurs nuits en ligne sous un feu d'artillerie très pénible, dans des tranchées imparfaites, parfois même seulement ébauchées. Cependant, au moment de sauter le parapet, une énergie nouvelle les anima et des blessés légers demandèrent à partir à l'assaut avec leurs camarades.

Au signal de leurs chefs, les compagnies s'élancèrent en chantant et, en huit minutes, celles de gauche, ayant franchi les 300 mètres qui les séparaient de l'objectif, se portèrent à la route qui traverse le village du nord au sud. Les compagnies de droite ne furent pas aussi rapides. Reçues par des feux concentrés de mitrailleuses, elles éprouvèrent des pertes sensibles. On décida sur le champ d'amener un canon de tranchée pour avoir raison des mitrailleurs ennemis et leur faire abandonner la place...

On put alors pénétrer au cœur de Ginchy. 200 Allemands furent faits prisonniers par un habile coup de filet. Mais plusieurs centres de résistance tinrent bon. Abrisés derrière les pans de murs ou par les troncs d'arbres, des tireurs isolés se défendirent jusqu'à la mort. L'un d'eux qui s'était attaché à un arbre pour ne pas avoir de défaillance, fut tué à son poste.

Tous ces combats de détail durèrent une bonne heure, au bout de laquelle les patrouilles eurent la faculté de déboucher du village et de se porter en avant. On s'aperçut, dans ces conjonctures, que la liaison n'existait pas au nord-ouest et qu'il y avait là une brèche dangereuse, si une contre-attaque allemande se déclenchait. Aussitôt, un détachement du régiment de Dublin creusa une tranchée formant un crochet défensif qui parait à toute éventualité.

Un peu plus tard, les éléments irlandais qui avaient glissé le long de la route de Ginchy à Morval entrèrent en jonction avec les troupes qui opéraient au nord-ouest du bois de Leuze. La pince se referma et les débris des compagnies allemandes qui se trouvaient là durent se rendre.

Le 10, une contre-attaque allemande fut brisée de la manière la plus coûteuse pour l'ennemi. 350 prisonniers s'ajoutèrent à ceux de la veille.

Les contre-attaques du 11 ne nous enlevèrent pas un pouce de terrain. Une centaine d'Allemands et quatre officiers grossirent encore le nombre des captifs. Depuis le 10, les réactions allemandes du côté de Ginchy ont été plus faibles et il semble bien que ce village si éprouvé a été définitivement arraché à l'ennemi. Les Irish Rifles, les Dublins, les Munsters, ont prouvé leur valeur combattive et leur science dans la bataille. Ils sont enthousiasmés de leur rencontre avec « Jorry » (c'est ainsi qu'ils appellent le Boche dans leur argot) et ils ne demandent qu'à recueillir à ses dépens d'autres lauriers en Picardie.

L'Angleterre envisage
l'augmentation de ses effectifs

LONDRES, 20 septembre. — Le Parlement anglais, désireux de maintenir les chiffres de ses effectifs pour les opérations décisives de l'année prochaine, va s'occuper d'étudier les moyens de fournir à l'armée les contingents nouveaux jugés nécessaires. Il a choisi entre divers moyens : élever à quarante-cinq ans la limite d'âge, étendre le service obligatoire à l'Irlande, qui n'a donné jusqu'ici que des volontaires, enfin, désenbusquer de nombreux jeunes gens restés jusqu'ici dans leur emploi. Cette dernière solution serait, dit le *Times*, la meilleure, et probablement la plus fructueuse.

Sanglantes émeutes à Chemnitz

LA HAYE, 20 septembre. — De graves émeutes viennent encore de se produire à Chemnitz. Le public ayant appris qu'un grand nombre d'ouvriers de Chemnitz avaient été tués dans les combats de la Somme, des rassemblements considérables se formèrent samedi dans l'après-midi.

Sommée de se disperser, la foule s'y refusa. Les hussards chargèrent alors sur les manifestants. Des coups de revolver furent tirés. Cinq hussards furent tués et quatorze blessés. Une mêlée générale s'ensuivit et des détachements d'infanterie vinrent renforcer les hussards.

Environ quarante personnes furent tuées et trois cents personnes, qui portaient des revolvers, furent arrêtées.

EVIAN Goutteux
Rhumatisants CACHAT
Eau de Régime par excellence

Ayuntamiento de Madrid

COMMUNIQUÉS OFFICIELS
du Mercredi 20 Septembre (780^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE LA SOMME, les Allemands ont attaqué nos positions sur la croupe 76, depuis le chemin de Cléry jusqu'à la rivière. Brisée par nos tirs de barrage et nos feux de mitrailleuses, l'attaque n'a pu aborder nos lignes dans la partie nord. Au sud, quelques fractions ennemies qui avaient pris pied dans nos éléments avancés en ont été rejetées aussitôt par une contre-attaque vigoureuse de nos troupes. La lutte d'artillerie se poursuit assez vive DANS LE SECTEUR DE BOUCHAVESNES.

EN CHAMPAGNE, A L'EST DE LA BUTTE DE SOUAIN, et DANS LES VOSGES, AU NORD D'ALT-KIRCH, des tentatives ennemies sur nos petits postes ont échoué.

23 HEURES

AU NORD DE LA SOMME, les Allemands ont tenté aujourd'hui un puissant effort pour nous déloger des positions que nous avons récemment conquises. La bataille a duré de 9 heures du matin à la tombée de la nuit. Sur un front de cinq kilomètres environ, DEPUIS LA FERME LE PRIEZ JUSQU'AU SUD DE LA FERME DU BOIS LABE, les masses assaillantes se sont lancées à l'attaque à plusieurs reprises, précédées chaque fois de violentes préparations d'artillerie. Nos troupes ont résisté magnifiquement à tous les assauts et ont repoussé l'adversaire par des feux croisés de mitrailleuses et d'artillerie. Partout nous avons maintenu nos positions et conservé intégralement le terrain conquis.

La lutte a été particulièrement acharnée aux abords de la ferme le Priez et DANS LA REGION DE BOUCHAVESNES. DEVANT LA FERME LE PRIEZ, quatre vagues d'assaut ont été successivement hachées par nos feux. On a vu l'attaque ennemie se disloquer et refluer en désordre derrière la crête, laissant le terrain couvert de cadavres. Dans le secteur de Bouchavesnes, les Allemands qui, après plusieurs échecs sanglants, étaient parvenus vers 13 heures à prendre pied dans la partie nord-est du village, en ont été rejetés à la baïonnette par une contre-attaque irrésistible de nos troupes. Cinquante prisonniers, dont plusieurs officiers, sont restés entre nos mains.

D'après les constatations faites sur tout le front d'attaque et les dires des prisonniers, l'ennemi a subi des pertes considérables.

Canonnade habituelle sur le reste du front.

Communiqué britannique

13 HEURES.

La situation générale n'a pas changé.

AU SUD DE L'ANCRE, l'ennemi, après une violente préparation d'artillerie, a fait, au cours de la nuit, plusieurs vigoureuses contre-attaques qui ont été repoussées.

Deux emplacements de canons ennemis ont été détruits par notre artillerie et un dépôt de munitions a sauté. Un petit coup de main a été exécuté hier avec succès AU SUD D'ARRAS où nous avons nettoyé deux cents mètres de tranchées ennemies et infligé des pertes à l'adversaire.

Hier après-midi, l'ennemi a fait sauter, PRES DE SOUCHEZ, une mine qui n'a pas occasionné de dégâts; nous avons occupé le rebord le plus proche de l'entonnoir.

Un document saisi, signé par le général von Falkenhayn et daté du 24 août, alors qu'il était encore chef de l'état-major général allemand, contient ce qui suit : « La consommation de canons des derniers mois a CONSIDÉRABLEMENT excédé la production. Il en est de même des munitions dont les réserves ont subi une sérieuse diminution. Il est du devoir de chacun, quel que soit son rang (et pas seulement dans l'artillerie) de s'efforcer de remédier à ce grave état de choses!... Tous doivent faire les plus sérieux efforts pour aider à la conservation du matériel comme il est dit ci-dessus, car autrement le remplacement des pertes et l'envoi au front de nouvelles unités seront rendus impossibles. »

Communiqué belge

Lutte d'artillerie en divers points du front de l'armée belge, tant DANS LA REGION SUD DE NIEUPORT que DANS CELLE DE BOESINGHE.

LE RAID AÉRIEN DES ALLIÉS
contre l'aérodrome de Saint-Denis

AMSTERDAM, 20 septembre. — Le *Telegraaf* reçoit la confirmation de Gand que le raid aérien des Alliés, le 17 septembre, contre l'aérodrome de Saint-Denis, près de Gand, a causé des dégâts importants.

De nombreux hangars ont été détruits; douze soldats allemands ont été tués et un grand nombre blessés.

Les patriotes grecs expriment leur volonté

UN PROGRAMME NATIONAL

ATHÈNES, 20 septembre. — Voici le texte de la résolution votée par acclamations dans les grands meetings tenus à Mytilène, Samos, Lemnos, Chio et Scani, résolution transmise au roi et aux puissances de l'Entente :

Fidèlement et inébranlablement attachés à l'idée de la patrie hellénique une et indivisible, au devoir sacré que nous avons envers elle, aux traditions de la nation et de la race, nous qui, pendant cinq siècles entiers, avons entretenu le flambeau de l'idée nationale et de l'unité nationale et qui, affranchis d'hier, conservons très profond le sentiment de nos obligations non seulement envers la patrie mais envers la race, mesurant les dangers très graves qu'a créés la politique suivie jusqu'ici et la ruine nationale complète qui nous menace, déclarons, à l'unanimité ce qui suit :

1) Nous réproouvons avec une indignation patriotique la politique des gouvernements Gounaris et Scouloudis dont les faits ont incontestablement démontré le caractère funeste aux intérêts de la nation et véritablement criminel et nous repoussons toute action s'inspirant de cette politique.

2) Dès maintenant, en communion d'idées avec la plus grande partie de la nation, nous nous déclarons avec enthousiasme pour la politique de M. Venizelos, politique vraiment nationale, politique à vues larges et positives, nous le réclamons comme chef politique du pays, et nous nous rangeons aux côtés des trois puissances protectrices auxquelles nous lient indissolublement les traditions et les intérêts de la race.

3) Nous adressons au dernier moment un appel à S. M. le roi et le prions, prenant conscience des grandes traditions nationales dont il tire toute son autorité, traditions qui ont bercé toute son âme grecque et sur lesquelles sont fondés la gloire et le prestige de son trône, de se conformer aux sentiments réels de la nation et à la volonté nationale; qu'il lève le drapeau de l'unité nationale et que, tendant toutes les forces nationales pour la réalisation du programme qu'imposent inévitablement la volonté nationale et l'intérêt désormais clairement tracé de la nation, qu'il conduise la marche triomphale dont cette action commune sera le prélude. Nous supplions le roi de ne pas oublier que, représentant l'unité de la race, son passé, ses obligations à venir, il a pour devoir sacré de prévenir la grande catastrophe qu'entraîne fatalement la scission nationale actuelle, vu qu'il est impossible à la nation de suivre une politique contraire à ses sentiments héréditaires les plus profonds et de souffrir plus longtemps la présence, sur le sol ensanglanté de la Macédoine, d'un ennemi que nous haïssons d'une haine séculaire.

4) Nous nous opposons à toute politique contraire à cette volonté nationale, préférant même la ruine complète, si elle est provoquée par une action nationale commune, au déshonneur et à l'effondrement dont sont causées la décomposition nationale et la guerre civile.

5) Nous décidons de mettre en œuvre tout ce qui sera jugé opportun pour la réalisation immédiate du programme libéral et des décisions ci-dessus, ayant toujours pour guide l'idée de la patrie hellénique, le lien indestructible qui nous lie à elle et les obligations que nous avons tous envers la race entière. A cette fin, nous chargeons une commission de cinq membres de suivre, en s'inspirant de ce qui précède, l'évolution des événements et de prendre toute mesure utile découlant de nos décisions.

Le roi confère avec ses ministres

ATHÈNES, 20 septembre. — Le roi Constantin est arrivé de Décélis ce matin. Il a reçu au palais royal le président du conseil et le ministre des Affaires étrangères avec lesquels il a eu une longue conférence. (Radio.)

ATHÈNES, 20 septembre. — Sous le titre : « Les nouveaux ministres insulteurs et calomnieurs des Puissances de l'Entente », la *Nea Hellas* publie des extraits d'articles écrits par plusieurs ministres actuellement en fonctions, quelques jours à peine avant leur arrivée au pouvoir. Les auteurs de ces articles attaquaient violemment la politique de l'Entente. (Radio.)

Le nouveau cabinet grec est un ministère d'affaires

ATHÈNES, 20 septembre. — Le Conseil des ministres a décidé de charger les représentants de la Grèce près les puissances de l'Entente de leur déclarer de nouveau que le nouveau ministère est exclusivement un ministère d'affaires, qu'il respectera sans réserves les notes acceptées par le ministère précédent.

Le gouvernement aurait déclaré être un ministère politique uniquement afin de pouvoir engager sous sa responsabilité des discussions sur l'orientation politique de la Grèce.

LA CONFÉRENCE DE CHRISTIANIA

Il ne s'agit pas d'une "Ligue des neutres"

La conférence des ministres scandinaves s'est ouverte hier à Christiania. C'est, comme on le sait, la troisième de ce genre, les deux précédentes s'étant réunies à Malmö et à Copenhague. Il est extrêmement probable que cette nouvelle réunion, avec les échanges de vues auxquels elle donnera lieu, n'aura pas plus de portée générale que les précédentes.

Il est très légitime que les représentants des royaumes de Scandinavie délibèrent sur leurs intérêts communs et les questions que leur pose la guerre européenne. Mais ces questions sont complexes. Ces intérêts ne se définissent pas aisément. La première séance, à Christiania, a été occupée à établir un programme. Cet établissement ne pourra se faire que par l'élimination d'un certain nombre de points, — les principaux d'ailleurs, — et sur lesquels l'accord est difficile à réaliser. Cette circonstance seule limite déjà bien étroitement l'activité des délégués.

Il est certain, en effet, qu'en dépit de tout ce qui, géographiquement, les rapproche les trois Etats scandinaves sont loin de penser et de vouloir la même chose sur tous les sujets. Ainsi, la position prise par la Suède dans la question de la navigation de la Baltique, et qui a donné lieu aux observations des Alliés, ne semble pas avoir l'agrément des Norvégiens, dont les tendances sont beaucoup plus conciliantes, sans compter qu'elle est propre à causer des ennuis, et même des dommages, aux Danois, directement intéressés dans l'affaire. En outre, l'état de l'opinion publique et de la politique intérieure, dans chacun des pays scandinaves, est sensiblement différent. Le Danemark, en particulier, est depuis quelques semaines en crise ministérielle latente. La question des Antilles danoises, la campagne des socialistes, qui accusent la droite d'entretenir des idées irrédentistes sur le Schleswig, la pression et même les menaces à peine dissimulées de l'Allemagne, qui a pris ouvertement position pour le ministère radical, ont créé dans le royaume un véritable malaise.

Ce sont des conditions peu favorables à une action de politique européenne de grande envergure. En dépit des bruits qui ont couru, il ne sortira donc pas de « Ligue des neutres » des réunions de Christiania. En admettant même qu'aux Scandinaves se joignent la Suisse et la Hollande, comme on l'a indiqué, leur terrain d'entente serait étroit, leur base commune fragile. Tous ces neutres sont bien faibles, ont bien peu de moyens de faire entendre leur voix. En 1870, une « Ligue des neutres » pouvait être agissante et efficace parce qu'elle groupait de grandes puissances. Mais aujourd'hui, où toutes les puissances qui comptent vraiment sont au nombre des belligérants ?

Si donc, à Christiania, comme naguère à Copenhague, quelque initiative en faveur de la cessation des hostilités venait à se produire, elle ne serait sans doute pas même relevée, ou bien elle revêtirait la forme du vœu le plus vague. D'ailleurs, la déclaration de M. Briand à la Chambre aura fixé à cet égard les idées du monde entier. Tout fait prévoir que la conférence de Christiania se bornera à son rôle, qui est celui d'une conversation d'affaires privées entre trois Etats voisins et consanguins.

Jacques Bainville.

Propos d'un inconnu MINORITÉS...

Le bluff allemand croit souvent remporter des victoires. Mais, tôt ou tard, il lui faut toujours déchanter.

On ne peut pas dire que l'opinion ait été très désagréablement surprise par la réponse de la Suède aux Alliés. On n'a jamais considéré, ici, les pays scandinaves (à part le Danemark) comme ayant avec nous des affinités et des liens intellectuels. Personne, en conséquence, ne s'est ému du ton de la note de Stockholm.

Il y a là un point d'une grande délicatesse, et je crois que l'on aurait tort de ne pas aborder franchement la question.

Avant la guerre le Français qui est très bon enfant, s'imaginait qu'il était fort aimé de tous les pays du globe, et, en somme, il ne se trompait qu'assez peu. Le bon sens populaire a de ces instincts qui font entrevoir la vérité aussi bien que les déductions les plus savantes. A part l'Allemagne et ses tributaires, la France est la patrie d'adoption, et l'on a vu des peuples entiers accourir des extrémités du monde pour épouser notre cause.

Comment se fait-il donc que les gouvernements dirigent certains pays que l'on croyait tout au moins neutristes adoptent une attitude dont la bienveillance est exclue, témoin cette Grèce qui nous doit tout, et, hier, la Suède, contre laquelle il n'existe aucune espèce d'ombre de préjugés en France ?

Il y a là une double raison : les menées allemandes et le manque total d'influence française.

Il faut admettre, une fois pour toutes, qu'on n'obtient rien sans se déranger. Le fabuliste a eu raison de dire : *Sans un peu de travail, il n'est point de plaisir.*

Je connais depuis des années nombre de Suédois, et non des moindres. Ce sont des gens du monde très différents ; je me suis trouvé en leur société chez eux, et aussi dans cette Allemagne qui faisait tout pour les attirer. Ce serait une erreur fondamentale que de les croire germanophiles, une erreur qui risquerait beaucoup de les blesser profondément. Mais ils ne sont pas francophiles ; ils ne sont pas francophobes non plus ; la vérité c'est qu'ils ne nous connaissent pas, parce que nous ne leur avons jamais expliqué qui nous sommes.

Que de fois s'en sont-ils plaints ! Que de fois, au sortir d'un concert allemand, organisé avec fla-fla et tam-tam, n'en ai-je pas entendu me dire : « Et vous, quand viendrez-vous ? »

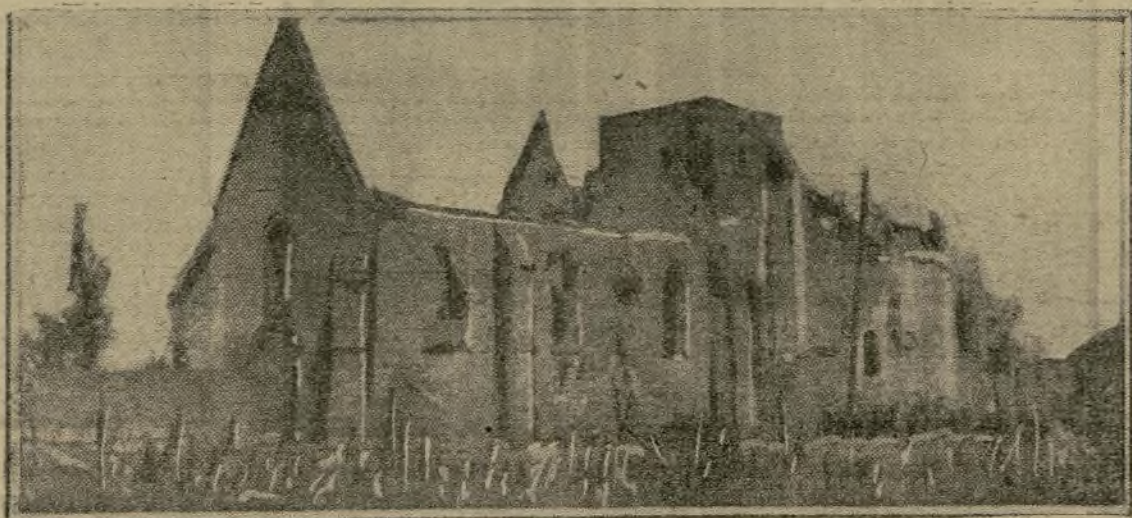
Il y a en Suède des savants remarquables, d'un sérieux absolu, d'une culture réellement profonde. On se rappelle leurs opinions, qui ont été publiées un peu partout : ils ne sont pas germanophiles !...

Mais alors, direz-vous, pourquoi cette note obscure, et dont le défaut de bienveillance se lit entre les lignes ? Pour les raisons que je vous ai données plus haut : l'Allemagne s'entend à merveille à manier les minorités qui peuvent avoir une influence. Elle a appris, par l'étude de l'histoire et par les leçons diplomatiques de la guerre actuelle, qu'une action bien conduite auprès de trois ou quatre personnages soigneusement choisis peut suffire à bien des choses.

Il est certain que, de ce côté, nous avons un peu pêché par négligence. Quand je demandais, ici même, que la jeunesse voyage par le monde, je ne demandais pas autre chose que le développement de l'influence française. Si, par bonheur, la moyenne de nos familles françaises atteint trois enfants, et que l'un de ces enfants seulement s'expatrie, fasse du commerce à l'étranger, ou de l'art, ou de la science, il n'y aura pas de minorité qui nous tiendra tête. On nous connaîtra, on nous appréciera, on nous aimera. Songeons-y sérieusement.

L'Inconnu.

AU SUD DE LA SOMME



Foucaucourt. Ce qui reste de l'église

L'ourson des Russes de Champagne



Nos ennemis ont, au début de la guerre, raillé l'ours slave. Les prisonniers allemands faits par les Russes sur le front de Champagne retrouvent l'ourson-fétiche dans les rangs de leurs vainqueurs.

La femme garde champêtre



Dans plus d'un village français, aux abords du front, la femme garde champêtre assume les fonctions de celui qui, jadis, maniait les baguettes et « roulait du tambour ». Et elle n'est pas peu fière de servir son pays à sa manière.

Marconi officier de marine



Le célèbre ingénieur italien Marconi (X), dont l'invention — télégraphie sans fil — rend de si précieux services, jusqu'à ce jour officier de l'armée de terre, vient d'être désigné pour servir avec son grade dans la marine de son pays.

L'aviateur Poirée décoré de la Légion d'honneur



Déjà titulaire de toutes les croix de Saint-Georges, de la médaille militaire, de la croix de guerre, le lieutenant aviateur Poirée, qui sert sur le front russe comme aviateur, vient de recevoir la Légion d'honneur.

DERNIÈRE HEURE

Le bombardement de Halicz

L'artillerie russe s'emploie à détruire les puissantes fortifications accumulées par les Autrichiens.

PÉTROGRAD, 20 septembre. — A propos de l'accalmie apparente dans la région de Galitche, le correspondant du *Rousskoïe Slovo* sur le front ouest rapporte que les Austro-Allemands ayant créé autour de cette ville un système de fortifications extrêmement puissantes et combinées pour une défense durable, toute lutte dans cette région se réduit à une violente action d'artillerie russe qui, nuit et jour, détruit les fortifications de Galitche et contrebate les batteries adverses.

Selon ce correspondant, l'œuvre de l'artillerie russe tend rapidement à obtenir un bon résultat. Les prisonniers rapportent que les Allemands construisent un chemin de fer de Pinsk à Kovel, long de 160 kilomètres. Les travaux sont poursuivis simultanément sur toute l'étendue de la ligne. La construction est effectuée par 20.000 prisonniers et par toute la population avec ses chariots et ses chevaux.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 20 septembre. — Communiqué du grand état-major :

Aucun événement important ne s'est produit ni sur le front occidental ni sur le front du Caucase. (Radio.)

Sur le front de la Dobroudja toutes les attaques autrichiennes sont repoussées par les Roumains

BUCAREST, 20 septembre. — (Officiel.) — **FRONT NORD ET NORD-OUEST.** — On signale de faibles engagements à l'ouest de la vallée de Streihu.

Nos troupes ont cessé la retraite et se sont établies en avant de Petrosely, où elles se fortifient.

FRONT SUD. — En Dobroudja, toutes vives sur tout le front.

Les troupes russo-roumaines ont repoussé toutes les attaques de l'ennemi en lui causant des pertes et ont effectué plusieurs contre-attaques.

ATTAKES AERIENNES. — Des avions ennemis ont jeté des bombes sur Constantza, sans causer de dégâts, et sur Piabrud, où un enfant de six mois a été blessé.

Un succès de nos alliés

BUCAREST, 20 septembre. — Un communiqué officiel annonce un succès des Roumains en Dobroudja dans la région d'Enigea, à 30 kilomètres au sud de la voie ferrée de Constantza à Cernavoda.

Les combats continuent dans cette région, où les Roumains dirigent leurs efforts contre les forces principales de l'ennemi, conformément au mouvement prévu par le commandement.

Les documents diplomatiques austro-roumains vont être publiés

BALE, 20 septembre. — La *Gazette de Francfort* apprend que, sous peu, le ministère des Affaires étrangères d'Autriche fera publier un recueil d'actes diplomatiques concernant les relations entre l'Autriche-Hongrie et la Roumanie avant la déclaration de guerre de cette dernière.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

— Un grand incendie a éclaté dans une fabrique de poêles à gaz à Luton. La moitié du bâtiment est totalement détruit. Les dégâts s'élèvent à plusieurs milliers de livres. Pas d'accident de personnes.

— Selon la *Gazette de Francfort*, une nouvelle affaire de corruption de fournisseurs de l'armée vient d'être découverte à Mayence. A l'heure actuelle, douze personnes sont sous les verrous, parmi lesquelles se trouvent un fabricant de machines et un commerçant.

LE "TIP" remplace le Beurre

aussi bien pour la table que dans la cuisine.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes. Exiger sur l'enveloppe la marque déposée « TIP ».

En vente, au prix de 1 fr. 45 le 1/2 kilo, chez tous les Marchands de Beurre et de Comestibles. Expéditions Province franco postal domicile contre mandat : 2 kg. : 6 fr. 40 ; 4 kg. : 12 fr. 40. Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

La flotte des Alliés va rendre effectif le blocus des côtes de la Macédoine

ATHÈNES, 19 septembre. (Retardée dans la transmission.) — L'amiral commandant les flottes alliées a proclamé le blocus effectif de la côte grecque de la Macédoine orientale, à dater du 16 septembre.

Les navires battant pavillon des puissances non belligérantes ont un délai de cinq jours, à partir de la date précitée, pour quitter les eaux territoriales visées par la déclaration de blocus. (Radio.)

La terreur bulgare en Macédoine

SALONIQUE, 18 septembre. (Retardée dans la transmission.) — Depuis que les Bulgares, qui ont envahi la Macédoine orientale, ont appris la déclaration de guerre de la Roumanie à l'Autriche, il ne se passe pas de jour sans qu'ils commettent, aidés par les comitadjis, des crimes abominables contre les populations grecques de ces régions et sans qu'ils se livrent aux pires déprédations.

La terreur règne dans la région de Drama; la population, affolée, cherche un refuge près des côtes, dans l'espoir qu'elle pourra s'enfuir par mer, mais les Bulgares interdisent rigoureusement tous départs.

A Cavalla même, règne une anarchie sans nom. Les habitants vivent dans la panique et s'efforcent de fuir vers Thasos ou en Vieille-Grèce.

D'après les renseignements puisés à bonne source, il semble que les journaux d'Allemagne aient grandement exagéré le nombre des soldats du colonel Hadjopoulos qui se sont livrés aux Allemands. Leur nombre serait d'environ 5.000.

Une démarche du gouvernement grec auprès de l'Allemagne

LONDRES, 20 septembre. — On a reçu, à Londres, confirmation officielle de la note très urgente adressée par le gouvernement grec à l'Allemagne, concernant la libération des troupes de Cavalla. (Information.)

Les Alliés à 20 kilomètres de Monastir

ATHÈNES, 20 septembre. — Les troupes alliées ne sont plus, maintenant, qu'à une vingtaine de kilomètres de Monastir, que les Bulgares évacuent.

L'ennemi a abandonné diverses positions, emportant tout son matériel et ses munitions.

Les volontaires grecs, placés sous le commandement du colonel Gravanis, ont vaillamment combattu dans les rangs des Alliés et ont été vivement félicités par les chefs français. (Information.)

NOS AVIATEURS DANS LES BALKANS

Salonique-Bucarest et retour

SALONIQUE, 20 septembre. — Les deux aviateurs français qui avaient atterri à Bucarest en passant par Sofia, qu'ils bombardèrent, viennent de rentrer indemnes à leur port d'attache.

Leur magnifique randonnée dans les deux sens s'est donc terminée sans accident.

Ils ont rapporté à Salonique le courrier de Bucarest; c'est la première poste aérienne fonctionnant dans les Balkans. (Radio.)

Un raid d'avions anglais sur Drama

LONDRES, 20 septembre. — Communiqué officiel de l'armée anglaise de Salonique :

Sur le front de la Strouma, nos avions ont effectué un raid contre Drama et ont jeté des obus sur des wagons et sur du matériel de chemin de fer.

Situation stationnaire sur le front du lac Doiran.

Le contingent portugais

aura son secteur distinct sur notre front

LISBONNE, 20 septembre. — Le *Seculo* reproduit les déclarations suivantes de M. Afonso Costa, ministre des Finances, président intérimaire du ministère, au sujet de l'envoi de troupes portugaises sur le front occidental :

« Nos troupes ne seront nullement encadrées dans l'armée britannique. Elles auront un secteur spécial et jouiront d'une complète autonomie dans les limites de ce secteur, en subordination, bien entendu, avec les plans de tous les états-majors alliés. »

La nouvelle offensive italienne

Le Carso est la dernière forteresse défendant Trieste, terre promise de l'irréductibilité italienne.

UDINE, 20 septembre. — Les coups que frappe l'armée italienne depuis le 14 septembre ont la régularité d'un levier qui s'élève et s'abaisse. Plus de surprise stratégique. Il y a un mois, le général Cadorna, poussant, après la prise de Gorizia, ses troupes sur le Carso, a signifié clairement : « C'est là que je veux passer. »

D'ailleurs, le Carso n'est-il pas la colossale mais unique forteresse qui couvre aujourd'hui Trieste, terre promise de l'irréductibilité italienne ?

C'est le moment de tenir, coûte que coûte, jusqu'au dernier obus et jusqu'à la dernière balle. Les ordres donnés par le haut commandement autrichien sont de la plus terrible rigueur.

En outre, toutes les conditions du terrain et du temps sont défavorables aux Italiens. Ils ont commencé leur offensive au milieu d'une tempête terrible. Ils doivent monter à l'assaut de hauteurs fortifiées en passant par de vastes terrains découverts. Rien d'improvisé dans cette bataille, où la supériorité des positions appartient à l'Autriche. Si formidable qu'elle ait été, dans la matinée du 14 septembre, la préparation d'artillerie, elle ne put, sur une largeur de quinze kilomètres, détruire partout les fils de fer.

Au centre, par exemple, devant Oppacchia-sella, où la défense est moins favorisée par le terrain, les Autrichiens avaient enchevêtré les fils sur une telle profondeur qu'il en restait encore assez à 15 heures pour embarrasser l'élan de l'infanterie italienne. En dépit de l'insupportable obstacle, la première ligne des tranchées ennemies fut cependant emportée.

A la gauche des Italiens, l'obstacle était d'une autre nature : les Autrichiens, dans ces dernières années, avaient commencé à exécuter dans cette partie du Carso de vastes travaux de reboisement. Quand, descendant au sud du Nad-Logem l'assaut italien se précipita sur la hauteur 265 et le Veliki-Kribach, il s'enfonça parmi des taillis de deux à cinq ans, où les fils de fer nouaient l'arbre à l'arbre et multipliaient la résistance des branches.

Au nord du Nad-Logem s'érige une sorte de petit flot fortifié, la colline de San Grado di Merna. Elle fut, malgré une furieuse résistance, enlevée le second jour de l'offensive.

A la droite, près de la mer, c'est une île plus vaste d'un kilomètre carré environ qu'il fallait conquérir avant de pousser plus loin l'offensive. Là, le vallon s'élargit comme un fleuve à son embouchure. Entouré d'un vaste espace plat, où se trouvent le lac de Doberdo et le lac de Pietra Rossa, seul point d'eau de la contrée, le mamelon modestement appelé 144, et que cite pour la première fois le communiqué du 19 septembre, interdisait aux Italiens l'abord des lacs et le passage du Vallone.

L'infanterie italienne le gravit, le soir du 14 septembre, et y érigea, sous des feux de front et de flanc, le plus terrible des combats. Enfin, les premiers soldats italiens atteignirent le sommet, se jetèrent dans la tranchée autrichienne; derrière eux, le flot italien continue à monter, couvre la crête, avance, du 16 au 18, malgré l'effort redoublé de l'artillerie autrichienne, qui, par le nord, l'est et le sud, bat le mamelon depuis quatre jours et quatre nuits.

Le communiqué italien

ROME, 20 septembre. — Commandement suprême :

Des actions de diversion ont été tentées par l'ennemi, dans la nuit du 18 et dans la journée, d'hier, près de Zebio (haut plateau d'Asiago), sur le col de San-Giovanni (tête de Vanoi), le long des pentes au nord du Colbricon (vallée de Trovignolo), et sur le Monte-Nero.

L'ennemi, qui sur quelques points avait pu pénétrer dans nos tranchées, a été immédiatement contre-attaqué et repoussé partout.

Dans la vallée de la Brenta, nos petites offensives tendant à assurer la possession de la rive gauche du Maso nous ont permis la conquête de la cote 694.

Au nord de Ghisi, l'ennemi a subi des pertes sensibles et a laissé entre nos mains une trentaine de prisonniers, dont trois officiers.

Sur le Carso, activité intense des travaux défensifs, des deux côtés, gênée par le mauvais temps.

Le long de tout le front, on signale des actions intermittentes des deux artilleries et de petites attaques suivies de contre-attaques.

Les Allemands ont tenté une attaque sur le front russe de Champagne et ont échoué



PRISONNIERS CONDUITS A L'ETAT-MAJOR DU GRAL LOCKVITZKY



LE GRAL LOCKVITZKY INTERROGE DES PRISONNIERS



EVACUATION DE BLESSES



LE GRAL LOCKVITZKY VISITE LE CIMETIERE RUSSE



UN POSTE DE SECOURS

Les Allemands ont, avant-hier, assez violemment attaqué notre front dans la région de Souain-Somme-Py, où ils croyaient mettre en défaut la vigilance des effectifs russes, gardiens du point visé. Les troupes du général Lockvitzky ont énergiquement réagi, et l'effort de l'ennemi a été aisément brisé. Un certain nombre de prisonniers sont restés aux mains de nos alliés, qui par

leurs tirs de barrage et leurs feux de mitrailleuses, ont fait subir aux agresseurs de très sérieuses pertes. On ne saurait trop, à cette occasion, rééditer l'hommage qui doit être justement rendu aux troupes du tsar, dont l'offensive vient de reprendre sur le front oriental, et qui, au Caucase, dans la Dobroudja et à Salonique, versent leur sang pour la cause de la liberté.

LE LIEUTENANT PICQ est acquitté

L'audience de la veille n'avait pas permis, par suite de la longue déposition de Mlle Marthe Esther, l'audition de tous les témoins. Hier à midi 30, la deuxième et dernière audience est ouverte et l'on entend tout d'abord le docteur Wormser qui, à deux reprises, donna ses soins à la fillette de Marthe Esther. Le praticien affirme que l'enfant a succombé à une mort naturelle consécutive à une broncho-pneumonie capillaire. Les traces de rougeurs constatées sur le corps et aux articulations de la fillette étaient la conséquence de troubles vaso-moteurs.

Successivement viennent déposer : Mlle Nortier, infirmière-major; Beaugé, ami intime de la famille Picq, qui assista à plusieurs scènes scandaleuses à Tiel; le brigadier de police Soubeyran; la concierge de Marthe Esther; Mme Guyon, sœur de la victime.

L'audition de Mme Guyon provoque un incident. Le témoin déclare que la sœur du lieutenant Picq, Mme Cabrol, a tenté une manœuvre de subornation de témoins.

Les deux femmes sont confrontées : l'une affirme, l'autre nie. L'incident est clos sans solution.

On entend ensuite M. Picq père. Très longuement, minutieusement même, il raconte toutes les persécutions dont il était, lui et les siens, l'objet de la part de Marthe Esther. Un jour qu'elle apercevait le témoin juché sur un escabeau élaguant un arbre de son jardin, ne lui cria-t-elle pas : « Quelle belle cible vous faites... Vous êtes un peu loin, approchez un peu que je vous tienne la peau... »

M. Picq, abondant enfin la scène du drame dont sa villa fut le théâtre le 7 juin, affirme que son fils s'est trouvé menacé par la jeune femme et qu'il a fait feu se trouvant en état de légitime défense.

Le docteur Socquet, médecin-légiste, qui fut commis par les divers juges qui eurent à instruire les successives plaintes de Marthe Esther, persiste à croire à la mort naturelle de la petite Simonne.

Puis c'est l'armurier de Lacan qui eut à examiner l'arme du meurtrier et le revolver d'origine espagnole dont il a été impossible d'identifier le dernier possesseur.

Après une courte suspension l'audience est reprise et le lieutenant Wattine prononce son réquisitoire. Il demande une condamnation pour l'officier avec l'admission des circonstances atténuantes.

M^r Antony Aubin présente ensuite la défense du lieutenant Picq. Avec émotion il sollicite du conseil un acquittement.

Après une courte délibération, le conseil prononce l'acquiescement. Des applaudissements éclatent l'auditoire. A peine ont-ils cessé, devant la menace du président de faire évacuer la salle, que Marthe Esther, trompant la surveillance de ses gardes, s'élance vers la porte de la salle d'audience, l'œuvre et profère cette menace : « Assassin ! Assassin ! Je te tuerais... »

Des gendarmes accourent, la saisissent et ils doivent l'emporter de vive force.

Un drame du vitriol

Le 6 juillet 1916, Mme Marie Auber, âgée de trente ans, originaire du Calvados, qui, cinq années auparavant, avait épousé son cousin Gabriel Auber, vitriolait, à leur domicile, 28, rue Affre, son mari, alors que celui-ci dormait.

Atrocement brûlé, le malheureux Auber succombait quelques heures après. Mme Auber, arrêtée, déclara que des scènes de jalousie éclataient fréquemment entre elle et son mari. Ce dernier avait abandonné le domicile conjugal, puis, sur ses prières, il était revenu. A la suite de nouvelles scènes, il avait à nouveau annoncé son intention de quitter la jeune femme. C'est alors qu'elle avait prémédité sa vengeance.

Elle comparait, hier, devant les assises de la Seine. Après une émouvante plaidoirie de Mlle Dyrande, le jury a rapporté un verdict d'acquiescement.

Le théâtre de la Gaîté en référé

M. Duplay, directeur du théâtre Cluny, nommé séquestre du théâtre de la Gaîté, demandait, hier, au tribunal des référés, présidé par M. Lesueur, d'obliger M. Charbonnel, ancien directeur de la Gaîté, à lui remettre les clés de ses bureaux. Il sollicitait, en outre, la suspension de tous les contrats passés par l'ancien directeur avec les artistes, les ouvreuses, les marchands de billets, etc. Le président Lesueur, se basant sur ce que la Cour avait déclaré le mandat confié à Duplay « d'ordre public », a ordonné que Charbonnel serait tenu de remettre les clés de ses bureaux et que tous les contrats passés par l'ancien directeur seraient suspendus pendant toute la durée de la mission du séquestre.

DANS LA MARINE

Légion d'honneur. — Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur : Chevalier, les enseignes de vaisseau de 1^{re} classe auxiliaires Franceschi, commandant le vapeur *Moutouga*; Talon, commandant le vapeur *Plata*.

La kestion du kafé

C'est vraiment bien la peine d'avoir pour alliés les maîtres de Moka !

On avait cru, jusqu'à présent, que le café était un surexcitant du système nerveux. Il paraît que c'est le contraire. A preuve, les Berlinoises qui s'énervent de ne plus en avoir à leur disposition.

Les Berlinoises s'énervent, et le *Lokal Anzeiger* se fait leur porte-parole :

« Parmi les horribles mixtures, écrit-il, auxquelles nous avons dû nous habituer, en hommage au règlement, ou, pour mieux dire, au dérèglement des vivres, il faut classer le breuvage qui est toujours censé remplacer le café. On est forcé de le prendre sans lait et sans sucre. En revanche, on y trouve une foule d'ingrédients hétérogènes, exception faite du fruit du caféier. Le plus étonnant, n'est pas que nous puissions nous passer de café, mais que nous ne puissions pas faire à moins de ses surrogats.

« Nous entrons dans un café des plus élégants. Le garçon se hâte de placer devant nous un liquide noirâtre. Du lait ? Il n'y en a pas. Du sucre ? Il n'y en a plus. De la saccharine ? Il n'y en a jamais eu. On se décide à avaler une gorgée du liquide noirâtre. C'est tout ce qu'on peut en avaler, car la nausée s'empare de vous.

« On nous explique alors que le café n'existant plus à l'état de marchandise dans l'empire, la décoction qu'on nous présente est composée d'une quantité de matières scientifiques dont les noms seuls suffisent à nous rendre malade. Tout cela ne redevient café qu'au moment de payer, car — dernière surprise ! — au lieu de vous coûter quelques pfennigs, la vulgaire cochonnerie (*sic*) que vous n'avez pas consommée est marquée plus cher que le meilleur café d'avant la guerre, lorsque vous pouviez l'additionner de lait à discrétion et l'adoucir de sucre à discrétion. »

Tout cela est fort triste, en vérité, et l'on demeure tout étonné que les « Herren der Welt », les Seigneurs du monde, en soient réduits à cela.

Bastie ! pour nous consoler, allons boire — et non pas à leur santé — une bonne tasse de vrai moka, teintée de crème et copieusement sucrée.

G.-G. Z.

Nouvelles parlementaires

Les Alliés et la Grèce

La commission des affaires extérieures a voté, hier, un ordre du jour « protestant contre les coupures que la censure pratique dans les comptes rendus de ses communications à la presse ».

Examinant ensuite la situation créée en Orient par les événements de Grèce, elle a conclu que la politique de décision et de fermeté qu'elle préconise depuis la remise d'une note à Athènes par l'Entente, le 24 novembre 1915, est la seule qui puisse donner des résultats positifs.

« Quelle que soit l'opinion des Alliés sur le rôle futur de la Grèce, elle estime qu'ils ne peuvent tolérer qu'il y ait à Athènes un centre de conspiration aux mains de leurs ennemis, et qu'ils ont le devoir de prendre les mesures les plus énergiques pour assurer la sécurité et l'entière liberté de mouvement de leurs armées. »

La question des loyers

M. Edouard Ignace a terminé, hier, devant la commission de législation civile de la Chambre, son exposé général du texte voté par le Sénat sur la question des loyers, texte auquel il propose diverses modifications.

La préparation militaire de la jeunesse

La commission de l'armée a entendu hier les ministres de la Guerre et de l'Instruction publique sur la proposition de loi votée par le Sénat, tendant à organiser la préparation militaire obligatoire pour la jeunesse.

Elle a ensuite approuvé les conclusions du rapport de M. Henry Paté sur le projet de loi relatif au rajeunissement des cadres.

Le contrôle parlementaire

La première sous-commission de la commission de l'armée a adopté un rapport de M. Bouilloux-Lafont sur sa visite dans la Somme avec MM. Henry Paté et Mignot-Bozérian. Elle a également adopté les conclusions d'un rapport de M. de L'Estourbeillon favorables aux propositions de MM. Henry Fougère et Victor Roche-reau, tendant à faire affecter aux services de l'arrière les militaires ayant eu deux frères tués à l'ennemi.

Le remploi des indemnités pour dommages de guerre

M. Abel Gardey, député du Gers, a déposé au projet de loi sur la réparation des dommages de guerre un amendement visant une modalité importante du remploi obligatoire des sommes qui seront versées aux attributaires.

Tandis que le texte de la commission exige que la reconstruction de la chose détruite soit faite dans la commune du dommage ou les communes limitrophes, M. Abel Gardey propose d'autoriser le remploi dans une commune quelconque du territoire français.

Les dépenses de l'Intendance

La commission des comptes définitifs et des économies a autorisé M. Mauger à intervenir en son nom dans la discussion des douzièmes provisoires, pour signaler certaines économies à réaliser par les services de l'Intendance.

La distinction des combattants

Dans le grand drame où la vie nationale est en jeu, chacun remplit le rôle qui lui est imparti, suivant ses facultés et les besoins généraux. Tous les concours, pour être différents, ne sont pas moins nécessaires à l'accomplissement de la tâche commune.

Ce n'est diminuer ni déprécier aucun mérite que de vouloir marquer ces différences, quand il s'agit surtout de réserver une place à part, dans la reconnaissance nationale, à ceux qui, au premier rang de la lutte, exposent leur existence et endurent les pires souffrances.

C'est le sentiment unanime qu'il en soit ainsi et rien n'est plus juste.

Il n'est pas néanmoins facile d'établir, *a priori*, des classifications ou des séparations exemptes d'arbitraire : c'est dans la réalité des choses qu'on peut seulement les chercher. Ainsi, ne pourrait-on décréter que les armes combattantes forment une catégorie, les services non combattants une autre ? A la vérité, dans ceux-ci, des unités ou, individuellement, des hommes n'auront pas eu à combattre, tandis que dans celles-là des groupements ou formations partagent la vie et les dangers du champ de bataille.

L'institution des chevrons n'a pas donné ce qu'on espérait ; telle qu'elle est, elle constitue seulement une première délimitation entre les services accomplis à l'intérieur ou aux armées, un premier pas, mais insuffisant, sous le rapport envisagé.

L'insigne aux libérés et réformés, qui est en voie de réalisation, ne semble pas non plus orienté dans un sens définitif : lié à l'attribution de la médaille commémorative, qui appartiendra à tous les mobilisés, il faudrait prévoir que des distinctions particulières s'imposent parmi les ayants droit, suivant les rôles.

Une autre question du même ordre s'est aussi posée. L'inscription de la campagne dans les états de services ou les livrets militaires sera le témoignage de la part prise par chacun aux grands événements de nos jours ; pour les intéressés, leur vie durant, pour les familles, perpétuellement, cette mention attestera les services rendus au pays. Ne convient-il pas de la différencier d'après la nature de cette participation ?

Cela conduit à établir une base, suivant laquelle serait déterminée la situation de ceux qui combattent ou peuvent leur être assimilés, et des autres.

Une démarcation est déjà naturellement existante entre l'intérieur et les armées en campagne. Celle-ci est nettement tranchée, et sous réserve de quelques détails ou anomalies inévitables il n'y a rien à dire.

Resterait, et c'est le plus difficile, à fixer aux armées les catégories prenant part réellement aux opérations de guerre.

En tout état de cause, seul le commandement sur place se trouverait en mesure de le faire, au courant des événements. Par la voie de l'ordre du corps d'armée, par exemple, pour tous les éléments qui le constituent, et de l'ordre de l'armée, pour les unités ou services indépendants des corps d'armée, ne peut-il tenir le compte des régiments, formations ou groupements qui, selon les circonstances, devront être classés comme ayant été au feu de l'ennemi ? Il semble que ce ne soit ni impossible, ni même compliqué : il s'agit de noter en bloc, et ce sera affaire ensuite aux corps d'en tirer, comme pour toutes autres opérations administratives, les conséquences particulières aux soldats eux-mêmes. Les journaux de marche pourraient aussi faire foi, dans une grande mesure.

En résumé, il ne peut être impraticable de poser quelque règle, d'adopter quelque procédé, qui permette de donner à chacun le sien, d'établir s'il a servi pendant la guerre à l'intérieur seulement ou aux armées, ou s'il s'est trouvé dans la zone des opérations et des combats.

Tant qu'il n'aura pu être fait quelque chose dans ce sens, au profit de nos héros poilus, ce serait une illusion de croire que la question ne subsistera pas.

Commandant V...

Les ministres italiens à Paris

Hier matin, MM. De Nava et Arlotta ont eu un long entretien avec M. Marcel Sembat, ministre des Travaux publics. Les solutions que comportent les négociations engagées entre la France et l'Italie en vue de faciliter à notre alliée le transit de certains de leurs produits à destination de l'Angleterre et le transport de charbon anglais à travers la France ont été minutieusement examinées.

MM. De Nava et Arlotta se sont ensuite rendus à la présidence du Conseil, où M. Briand leur a offert un déjeuner auquel assistaient MM. Sembat, Clémentel et Lacaze.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Rue de Rivoli, 53, PARIS
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Flanchards

XII

Leur "état d'âme..."

Un dîner chez les Montbard.
Rue Rembrandt. Très bel appartement. Très gros luxe.
Le dîner vient de finir, on prend le café dans le plus grand des salons.

LA BARONNE DE RÉAUMUR (à M. des Ramiers, qui boit son café à petits coups, d'un air heureux). — Faut-il qu'ils en aient, de l'argent!... (Elle promène autour d'elle un regard hargneux.)

M. DES RAMIERS. — Mon Dieu! les Montbard n'ont jamais passé pour être dans l'indigence...

LA BARONNE. — Entre être dans l'indigence et pouvoir donner un pareil dîner en temps de guerre, il y a de la marge...

M. DES RAMIERS. — Le fait est qu'il était succulent, le dîner!...

LA BARONNE. — C'est-à-dire que c'en était dégoûtant!...

FOLLIGNY. — Vous n'aviez pas l'air de trouver ça!... car j'avais l'honneur d'être votre voisin de table, et ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vous en avez caché, si j'ose dire...

LA BARONNE. — Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse si on ne mange pas, quand on s'embête à mort?...

FOLLIGNY. — Merci pour le voisin!... (Il salue en riant.)

M^{me} DESMARETS DE SAINT-GOND. — Vous êtes gais, dans ce coin-ci... Vous avez de la chance!...

FOLLIGNY. — Je suis gai parce que j'ai une heureuse nature, car Mme de Réaumur est en train de me dire les choses les plus pénibles...

M. MONTBARD (à M. Desmarest de Saint-Gond). — (A demi-voix.) Eh bien?... Nos Comprimés de mouton momentanés?...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Eh bien, la commission ne veut rien savoir... C'est ce qualificatif de « momentanés » qui la gêne...

M. MONTBARD. — Alors, supprimons-le...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Le supprimer?... Comme vous y allez!... On voit bien que vous n'avez aucune idée des pénalités... disproportionnées que l'on appliquera aux fraudeurs de guerre...

M. MONTBARD. — A quoi voit-on que je n'en ai aucune idée?...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Dame! vous parlez de supprimer la seule garantie de notre bonne foi... En disant « momentanés », nous indiquons clairement que le comprimé n'a qu'un temps... Donc, si, au moment où on l'emploie, il n'ajoute pas à l'eau où on le fait dissoudre la plus légère parcelle de mouton, c'est qu'on l'emploie à l'heure trop tardive où il a cessé d'être bon...

M. MONTBARD. — Vous m'en direz tant!... (Sincère.) C'est d'ailleurs très ingénieux ce petit truc... comme dirait notre fils Edgar...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — A propos de votre fils... je veux vous avertir que... que... enfin, qu'il n'a pas une bonne presse...

M. MONTBARD. — Comment, pas une bonne presse?... Qu'est-ce que ça veut dire, ça?...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Ça veut dire que l'on commence à s'étonner qu'après plus de deux ans de guerre il ne décolle pas de Paris...

M. MONTBARD (saisi). — Vous ne pensez pas que nous allons l'envoyer se battre?...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Vous, non, assurément... Mais d'autres pourraient bien prendre ce soin... Il suffit qu'il arrive au ministère deux ou trois lettres anonymes pour que votre fils reçoive l'ordre de rejoindre illico son régiment...

M. MONTBARD (résolument). — Il n'obéira pas à cet ordre...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND (rosse et prudemment à la fois). — Je vous ferai observer que vous vous embarquez sur un terrain bien glissant...

M^{me} MONTBARD (elle raconte avec animation à M^{me} Noyelle et à la belle madame Treille). — Parfaitement!... Edgar aurait pu être tué!... Il ne s'en est fallu que de dix centimètres...

FOLLIGNY (stupéfait). — Ah! bah... il a donc fini par s'en aller?...

M^{me} MONTBARD. — S'en aller où?...

FOLLIGNY. — Eh bien mais, en guerre... comme Marlborough...

M^{me} MONTBARD. — Non, grâce à Dieu, il n'a pas quitté Paris!... Qu'est-ce qui vous fait rire?...

FOLLIGNY. — !...
M^{me} MONTBARD (verrée). — Rien n'est plus désagréable que de voir rire ainsi sans que l'on explique pourquoi l'on rit...

FOLLIGNY. — Oh! si vous le prenez comme ça!... Je riais parce que vous avez dit : « Grâce à Dieu, il n'a pas quitté Paris! » et que je me suis pensé — comme disent les Normands — que Dieu n'avait pas dû s'occuper d'embusquer Monsieur votre fils Edgar...

M^{me} MONTBARD. — Embusquer!... Encore!... toujours ce mot!...

FOLLIGNY. — Si vous en connaissez un autre, je ne demande pas mieux que de l'employer...

M^{me} MONTBARD. — Mon fils reste à Paris tout bonnement... Il n'est pas pour ça embusqué...

FOLLIGNY. — Ah!... qu'est-ce qu'il est?...

M^{me} MONTBARD. — Il est employé au ministère de la Guerre...

FOLLIGNY. — De la Guerre!... Vous ne craignez pas que ce ne soit encore bien belliqueux...

LA BELLE MADAME TREILLE (pour rompre les chiens). — Si vous acheviez de nous raconter comment cet accident a failli avoir lieu?...

M^{me} MONTBARD. — C'est près de l'Ecole Militaire...

FOLLIGNY. — Militaire!... Comme c'est dangereux toutes ces choses de l'armée...

M^{me} MONTBARD (à la belle madame Treille). — Mais, au fait, votre fils va vous raconter ça mieux que moi... (Elle appelle.) Edgar!

NOTRE FILS EDGAR (qui a bloqué M. Noyelle dans un coin pour lui dire des choses sans intérêt). — Quoi, m'man?...

M^{me} MONTBARD. — Viens un peu dire à ces dames comment cet horrible accident a failli t'arriver...

NOTRE FILS EDGAR. — Oh! bien simplement... J'ai été serré d'un peu près par une charrette de fourrage, et, au même instant, un des chevaux s'est jeté de côté... D'ailleurs, c'était ma faute... je ne l'avais pas vu venir...

M^{me} MONTBARD (féroce). — Il n'avait qu'à corner...

LA PETITE D'ÉGLANTINE. — Les voitures à chevaux n'ont pas de trompe comme les autos... alors, le conducteur ne peut pas prévenir...

M^{me} MONTBARD (avec véhémence). — Pourquoi?... il n'a qu'à faire du bruit avec sa bouche ou avec autre chose... Ça n'est pas difficile!...

NOTRE FILS EDGAR (il veut arrêter l'élan de sa mère). — D'ailleurs, maman, puisque je n'ai pas été touché...

M^{me} MONTBARD. — Parce que tu avais ta serviette sous le bras!... Sans ta serviette qui dépassait de trente ou quarante centimètres, tu aurais certainement été tué... (A M. des Ramiers, qui rit.) Vous trouvez ça drôle?...

M. DES RAMIERS. — Non pas du tout!...

M^{me} MONTBARD. — Alors, pourquoi riez-vous?...

M. DES RAMIERS. — Parce que je pense au général Boum... Oui... dans La Grande Duchesse le général Boum a un magnifique chapeau qui dépasse sa tête de vingt-cinq ou trente centimètres... tout comme la serviette de Monsieur votre fils Edgar dépassait son bras... Une balle traverse le haut de ce chapeau et, en apercevant le trou, le général dit comme vous... bien que moins affirmatif... « Si j'avais pas eu mon chapeau j'aurais été tué! » (On rit.)

M^{me} MONTBARD (elle regarde autour d'elle interrogativement). — Eh bien, quoi?... il a raison, ce général!... Il ne se pose pas en héros qui nargue le péril...

M. MONTBARD (à M. Desmarest de Saint-Gond). — Mettons que la guerre dure encore deux ans...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Et c'est au bas mot...

M. MONTBARD. — Nous aurons... honnêtement, triplé notre fortune...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — C'est pourquoi il me semble que nous ne devrions pas lésiner autant pour la publicité... Vous n'êtes pas partisan de dépenses qui me semblent à moi très utiles...

M. MONTBARD. — Je ne suis pas partisan de dépenses exagérées...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — Elles ne sont pas exagérées... puisque nous avons de l'argent devant nous...

M. MONTBARD. — Justement!... Si nous avons de l'argent devant nous, c'est que nous l'avons mis de côté...

M. DESMARETS DE SAINT-GOND. — ...

Gyp.

BLOC-NOTES

NOUVELLES DES COURS

— S. A. S. le prince de Monaco vient d'arriver à Cauterets.

INFORMATIONS

— On annonce de Spring Lake (Etats-Unis) que Mme William Mac Adoo, femme du secrétaire du Trésor et fille du président Wilson, est atteinte d'une fièvre typhoïde qui donne d'assez sérieuses inquiétudes à sa famille.

MARIAGES

— Le mariage de Mlle Antoinette Mercier de Lostende, fille du capitaine de vaisseau, attaché naval à Londres, et de la baronne, née Thirion-Montauban, avec M. Pierre Le Cour-Grandmaison, enseigne de vaisseau, pilote aviateur, décoré de la croix de guerre, fils de M. Charles Le Cour-Grandmaison, ancien sénateur de la Loire-Inférieure, décédé, et de Mme, née Saint-Maur, vient d'être célébré au château de Michel-Montaigne (Dordogne).

— Dans l'intimité vient d'être béni, en l'église de Clessy (Saône-et-Loire), le mariage de Mme de La Bouliè, née de Boutechoux de Chavannes, avec le comte G. de Dormy.

— Au temple protestant de Lyon vient d'être célébré, dans l'intimité, le mariage de Mlle Noémie Vautier avec M. Gérard Monod, ingénieur des constructions civiles, sous-lieutenant au 4^e génie, sur le front.

NAISSANCES

— La comtesse Sforza, née comtesse de Dudaeele, femme du ministre d'Italie, a donné le jour à un fils, à Cortou, siège provisoire du corps diplomatique près le roi de Serbie.

— Mme Camuset a mis au monde, au château des Villiers, une fille qui a reçu le prénom de Claudie.

— La comtesse Guy de Rochefort, née Lalande, a donné le jour à un fils : François.

— La vicomtesse J. de Salneuve vient de mettre au monde, au château de La Sauvetat (Dordogne), un fils, qui a été appelé Louis-Bernard.

— Mme Jacques Boscher, née Foulon, dont le mari est maréchal des logis aux spahis marocains, a donné le jour à une fille, qui a reçu le prénom de Jacqueline.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De l'aspirant d'infanterie Louis de Corcelles, décoré de la médaille militaire, cité deux fois à l'ordre de l'armée, mort pour la France, âgé de vingt et un ans, petit-fils de l'ancien député de l'Ain et du célèbre bibliophile et écrivain lyonnais, M. Yéméniz.

De Mme Henri Doniol, décédée à Antibes, âgée de quatre-vingt-dix ans. Petite-fille du général baron Vial et du général Maizière, femme de M. Henri Doniol, qui fut, en 1871, préfet de Meurthe-et-Moselle pendant l'occupation allemande et la libération du territoire.

De l'avocat noble Louis Gallone, lieutenant du génie territorial italien, tombé à Gorizia, proposé pour la médaille de la Valeur militaire, neveu du comte de Gerbaix de Sonnaz, ancien ambassadeur, sénateur du royaume d'Italie.

De l'officier norvégien W. Peters, engagé dès le début de la guerre comme officier dans la légion étrangère; décoré de la croix de guerre, tué en service commandé, âgé de trente-deux ans.

De M. Ivan Strohl, chevalier de la Légion d'honneur, titulaire de la médaille de 1870.

De Mme Corot-Laquiante, veuve du général Corot-Laquiante, un des héros de la charge de cuirassiers de Reichshoffen, qui s'est éteinte à l'âge de quatre-vingt-dix ans, mère de la baronne A. de Vaux.

De M. Henri-Emile Genet, sous-lieutenant d'infanterie, trois fois cité à l'ordre du jour, rédacteur à la République française; Du commandant Mercier, inspecteur du matériel de l'aviation aux armées, décédé à Annecy.

Faits divers

Un meurtrier se constitue prisonnier. — Un homme de peine, Maurice Crépieux, âgé de vingt-huit ans, habitant chez sa tante, Mme Parmentier, 138, rue de Flandre, qui, avant-hier soir, avait tiré trois coups de revolver sur sa cousine, Marie Parmentier, s'est constitué prisonnier, hier, au commissariat de police du quartier du Pont-de-Flandre, où il a fait des aveux complets.

L'état de sa victime, soignée à l'hôpital Lariboisière, s'est beaucoup amélioré.

Collision de tramways. — Dans la matinée d'hier, vers 11 heures moins un quart, avenue des Gobelins, au carrefour Claude-Bernard, deux tramways se sont tamponnés par suite d'un faux aiguillage.

Quatre voyageurs ont été légèrement blessés.

Empoisonnés par des champignons. — Les époux Quenescourt, demeurant 81, rue du Bois, à Levallois, ont succombé, à vingt-quatre heures d'intervalle, à la suite de l'absorption de champignons vénéneux.

Une jeune fille, Mlle Danesles, en traitement pour la même cause à l'hôpital Lariboisière, est dans un état qui inspire de vives inquiétudes.

Une désespérée. — A 8 heures, hier matin, on a repêché dans la Seine, au quai du Louvre, le cadavre de Mme veuve Adélaïde Bourg, journalière, domiciliée 4, rue des Innocents.

Cette malheureuse était disparue depuis une huitaine de jours. Elle avait laissé à son domicile une lettre dans laquelle elle annonçait son suicide.

OXO Bouillon OXO

CINZANO
VERMOUTH

"EXCELSIOR" RÉTRIBUÉ

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Les pages de Madame

CONSEILS PRATIQUES



L'art de la cuisine La science du ménage

Est-il vraiment nécessaire, me demande une lectrice de vingt ans, qu'une jeune fille, vivant dans sa famille, appelée à se marier et à avoir des domestiques, sache faire la cuisine, le ménage, la couture et le repassage ? « Surtout, ajoute ma correspondante, quand elle préfère la lecture et la musique ! »

Question grave et, surtout posée de cette façon, question qui peut sembler ennuyeuse.

Mon avis est qu'il est absolument nécessaire qu'une jeune fille, riche ou pauvre, connaisse pratiquement la vie ménagère.

Même si la fortune doit toujours lui sourire, sans même envisager la privation de domestiques, une jeune femme doit, pour savoir commander, pour savoir apprécier le travail de ceux qui la servent, connaître ce travail et pouvoir, au besoin, l'exécuter elle-même.

Qui connaît l'avenir ? Qui sait dans quelles conditions de voyage, de situation, cette jeune femme peut se trouver ?

Quelle satisfaction, et je dis même quelle joie de pouvoir se suffire à soi-même et aux siens !

Est-ce donc bien désagréable pour une jeune fille d'apprendre à faire la cuisine ? Non, cela deviendra même amusant, si elle fait cet apprentissage avec bonne grâce et avec goût.

Du reste, il ne faut jamais rien entreprendre en se disant : « Dieu ! que c'est ennuyeux ! » Dites-vous au contraire : « Je vais connaître une chose nouvelle. Ça ne m'emballe pas, mais tâchons de faire cette éducation le plus gaiement possible ! »



Faire une bonne soupe, réussir une belle omelette bien onctueuse, bien dorée et bien tournée doit devenir un triomphe pour vous... Et toutes les variantes que l'on peut apporter à la cuisine courante ! Faites des découvertes, apportez un peu de fantaisie, et vous verrez si vous n'êtes pas très fière, et si cela ne deviendra pas très amusant.

Je connais une charmante jeune fille qui se refusait à apprendre à faire la cuisine.

Pendant un mois que j'ai passé près d'elle, je l'ai un peu entraînée autour du fourneau... Elle a bien raté quelques sauces, brûlé un rôti, carbonisé des carottes au jus... Mais quelle joie ! quand un matin on servit au déjeuner le premier plat de son invention : un entremets délicieux... Voilà déjà votre curiosité éveillée ! Vous voulez connaître l'entremets en question ?... Un melon, ou mieux une pastèque fourrée de fruits et de kirsch et frap-



pée... Ce fut un triomphe pour la jeune cuisinière ! Depuis ce jour-là, ma jeune amie cherche des raffinements imprévus, des combinaisons sa-

vantes... Elle ne dit plus que la cuisine est une chose ennuyeuse. Elle se passionne !

Je n'en demande pas tant ; mais je souhaite que toute jeune fille connaisse au moins les éléments de la cuisine bourgeoise. Elle pourra faire à sa cuisinière des observations justes ; elle se rendra compte de l'emploi des produits employés à la confection des mets ; elle pourra, à la rigueur, donner un conseil à une bonne inexpérimentée ; en somme, elle saura commander en vraie maîtresse de maison qui sait la valeur du travail.

Savoir est une force qu'il ne faut jamais négliger. Et il est toujours bon de s'enrichir d'une nouvelle connaissance.

Il en est de même pour toutes les questions du ménage : couture, repassage, nettoyage.

Si les domestiques sentent que la maîtresse n'ignore pas la valeur de leurs efforts, ils seront plus courageux. Ils se sentiront commandés d'une façon intelligente et raisonnable, et leur travail en sera meilleur et aussi leur respect pour leur maîtresse.

Croyez-moi, amie lectrice, votre mari sera encore plus heureux de trouver en la femme cultivée que vous êtes une parfaite maîtresse de maison, et votre charme ne pourra encore qu'y gagner à ses yeux.

De Guiche.

QUELQUES CONSEILS

Aubergines Provençale. — Lavez et épluchez soigneusement de belles aubergines, fendez-les quatre fois dans le sens de la longueur. Dans chaque creux, glissez une tranche de tomate et un peu d'ail. Faites dorer les aubergines dans un peu d'huile bouillante, salez, poivrez, jetez un peu de persil et de basilic hachés, rajoutez un peu d'huile et laissez mijoter pendant une heure à tout petit feu. Servez brûlant avec la sauce.

Pommes de terre à la menthe. — Cuire des pommes nouvelles, ou tourner de grosses hollandaises à l'eau salée, parfumée d'un bouquet de menthe. Egoutter les pommes, les dresser dans le légumier, les recouvrir de feuilles de menthe blanchies.

Excellent avec le gigot rôti ou le porc rôti. — POPOTE.

Correspondance

Nous répondrons à toutes les questions féminines qui nous seront posées. Timbre pour lettre personnelle.

Maggie. — Pour avoir un joli teint, je vous conseille la crème de Mme Rambaud, qui ne ressort pas avec sa poudre de riz sans bismuth extra fine et adhérente. Crème, 2 fr. 50 et 4 fr. ; poudre, 3 et 5 fr. 8, rue Saint-Florentin, Paris.

Boule de Neige. — Il faut avec les duvets une patience tous les jours renouvelée, car ils repoussent. L'eau oxygénée les affaiblit sûrement. Humectez-les bien, et après un quart d'heure tirez avec des ciseaux sur vos duvets, un par un. Pour vos jambes, essayez des bains de vapeur.

Rose V... — Adressez-vous à Mme Piquot (59, r. de Rivoli), vous apprendrez la coupe, le corset, la mode parfaitement.

Pilote aviateur, secteur 8. — J'ai trouvé ce que vous me demandez. Recevrez sous peu première lettre.

P. R... — Les temps sont à l'économie ; vous pouvez donc vous contenter encore de votre parure. Un manteau long est très pratique et peut être porté environ quatre ou cinq ans ; mais pas plus.

Mme H. D... — Le henné est très desséchant ; il ne convient pas aux cheveux maigres. Servez-vous d'une décoction de thé très forte. Une infusion de noix vertes ou de feuilles de noyer produira le même résultat.

Mme Lerat, Villefranche. — La banane ne peut se faire en gelée ; on ne pourrait pas obtenir une gelée assez dense ni assez limpide. On peut mettre au four des bananes très mûres dans un plat beurré, les sucrer et les laisser une demi-heure. Cela forme une sorte de gelée quand c'est refroidi.

Mme F. G. M... — On a déjà publié d'excellents livres sur la guerre. Choisissez, de préférence, ceux qui ont été écrits par ceux qui ont été se battre. Ils contiennent un accent de vérité saisissant.

Valentine, Limoges. — Usez de grandes précautions. Le caractère de votre fils ne doit pas vous inquiéter encore. A son âge, il n'y a rien de compromis. Je ne vous déconseille pas de sévir, mais prenez garde de le buter.

Mme Y. T... — Ne craignez pas le grand air. Sortez par tous les temps. La pluie est excellente pour le teint. D'ici peu, vous serez tout à fait aguerrie.

L. L... — Je ne vous conseillerai jamais ces remèdes violents et dont l'efficacité ne m'est pas démontrée. Le mieux est de consulter un médecin.

Rose Pompon. — Mais pourquoi vous plaindre ? Le nez un peu busqué est loin d'être vilain. Ne cherchez aucun moyen de remédier à ce qui n'est pas un mal. Beaucoup de femmes vous envieront.

Mlle Isabelle, Bordeaux. — Ménez-vous des photographies qui déforment souvent. Et puis, comment auriez-vous juger d'une physionomie, étant données les conditions où votre filleul a fait faire son portrait.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.



MODES ET CHIFFONS

Premières journées d'automne !... Il pleut, il fait du vent, on songe à désertifier la campagne et à reprendre les habitudes citadines. Fillettes et garçons vont rejoindre le cours et le lycée, et cette quinzaine, qui précède la rentrée des classes, est lourde d'occupations pour toutes les mamans.

Toute la page des croquis de la semaine est consacrée aux enfants. Celles qui n'ont que des fils se plaindront peut-être qu'on donne beaucoup plus d'importance à la toilette des filles qu'à celle des garçons. C'est que, vraiment, le costume des fillettes offre beaucoup plus de fantaisie et qu'on le confectionne souvent chez soi ou avec une petite couturière, alors que, pour les garçons, c'est difficile.

On trouve pour eux des petits costumes de tricot qui sont extrêmement pratiques. En jersey fin, ils conviennent bien aux tout petits ; c'est le maillot complètement fermé avec col rabattu et culotte à pont venant se boutonner sur le corset. En tricot gratté, ces vêtements ont l'aspect plus sportif ; j'avoue les préférer : ils sont plus chauds et beaucoup moins salissants. Voulez-vous plus pratique encore : faites tricoter aux aiguilles de fer culotte et chandail avec petit empiècement à côtes, en laine chinée ou mieux en laine écossaise. Dans un genre plus habillé, mettez aux petits garçons le costume de duvetine, de bure ou de velours dans les tons canelle, violet ou vert, avec col et parements de pongée ou de linon blanc ; la culotte montante s'attache très haut sur la blouse ; celle-ci se fait toute plate, avec un gros pli boutonné devant. Le « marin » se porte toujours, mais il se modifie chaque saison ; actuellement il n'est chic qu'avec le pantalon long élargi du bas, la forme dite « patte d'éléphant », assez ajusté à la taille, attaché très haut sur une blouse plate. Le grand col classique est fermé par une cravate noire, laisse l'encolure très dégagée, car on ne porte plus guère le maillot intérieur. Le petit béret anglais posé très en avant est la seule coiffure pour accompagner ce costume.

Beaucoup de mamans, dès six ou sept ans, habillent leurs fils en petits hommes : culotte courte boutonnée au genou, veston, gilet, col rabattu et cravate Laval-lière. Le pardessus cloche, le chapeau de tissu piqué ou de feutre velours, les bottines et longues guêtres de cuir jaune complètent pour sortir cette tenue. Les enfants jusqu'à cinq ou six ans sont souvent chaussés de blanc, bottines de daim et hautes guêtres boutonnées ou lacées ; ceci paraît d'une fragilité excessive pour les jours de pluie où la rue est boueuse ; véritablement, à partir de trois ans, les enfants sont tout aussi élégants bottés de cuir fauve que de cuir blanc.

Pour s'habiller, garçons et fillettes portent des souliers à boucles, à élastique, qui leur tiennent bien au pied. Pour la rue et le collège, la haute bottine de box-calf jaune à lacets, et même à lacets de cuir genre botte de chasse, est très chic en son aspect confortable. Les demi-bas et les guêtres pour les jours froids remplaceront les chaussettes.

Les petites filles sont vêtues avec plus de variété ; les très petites, qui sont les dernières grandes poupées de leurs jeunes mamans, avec une certaine excentricité même. Si vous devez compter beaucoup pour équilibrer le budget de toilette de vos enfants, choisissez des couleurs peu voyantes, dont vous vous lasserez moins. Les velours de coton cotelés sont d'une solidité telle que rien ne peut les remplacer quand il s'agit de robes d'usage. Brodez-les genre roumain, de laine, de coton mercerisé ou de ficelle : vous aurez des robes très pratiques, ne demandant point d'entretien. Les tissus fantaisie : foulés à carreaux, homespun rayés, font aussi des robes faciles à mettre ; il faut éviter pour les enfants les draps unis sur lesquels tout tache. Il faut pouvoir jouer sans risquer de se déchirer ni de se salir. Les dessous ont une extrême importance pour les petites filles. Si vous voulez les habiller pratiquement, supprimez le jupon et faites-leur porter sous la robe une culotte de jersey de laine ou de coton soyeux de la même teinte que la jupe ; c'est à la fois chaud, économique et confortable !...

Jeanne Farmant.

Mme Bernard. — Le vêtement de caoutchouc est indispensable pour les enfants qui ne savent pas s'abriter sous un parapluie.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Chapeau habillé en velours dahlia et chinchilla. — 2. Chapeau souple en ratine violette garni de cuir. Cravate de peluche teinte suède. — 3. Vêtement de bure turquoise morte. Chapeau de peluche blanche. — 4. Paletot d'homespun sable brodé de cerises. Chapeau assorti. — 5. Petite cloche de panne vieux bleu garnie de skung et d'une rose de perles. — 6. Manteau de velours gros vert, parements de peluche suède. Chapeau suède. — 7. Paletot de duvetyne canelle. Chapeau du même ton. — 8. Vêtement habillé en peluche grise et peluche blanche, garni d'hermine. Chapeau de peluche grise. — 9. Tailleur de velours de laine fraise. Chapeau de feutre sable, garni de ruban fraise.

Nouvelles Primes à nos Abonnés d'un An



LA PERMISSION DU BERCEAU

« Les militaires de tous grades, à l'occasion de la naissance d'un enfant, pourront, en dehors de leur tour normal, obtenir une permission. » (Décision du G.Q.G., 10 août 1916.)

Deux magnifiques estampes de JONAS

Tirées en platinogravure sur papier grain, avec cuvette à grandes marges 43 x 41, ces deux magnifiques estampes sont de véritables tableaux. Ceux qui auront pu se les procurer les feront certainement encadrer car ils méritent une bonne place dans tous les intérieurs, les plus riches comme les plus modestes.

Ajoutons que cette merveilleuse prime sera **exclusivement réservée à nos Abonnés d'un an** et ne pourra à aucun prix se trouver dans le commerce. Elle a donc une très réelle valeur.

A nos abonnés d'un an nous réservons encore un SERVICE GRATUIT pendant 3 mois en collections hebdomadaires à un soldat sur le front

L'envoi recommandé des deux estampes sera fait franco à partir du 15 octobre; on peut s'inscrire dès maintenant.

Joindre pour tous frais au montant de l'abonnement ou du renouvellement : 1 fr. 30 pour la France et les colonies; 1 fr. 60 pour l'étranger.



« ... LIEUTENANT... A VOUS L'HONNEUR ! »

« ... Frappé mortellement en pleine attaque, le capitaine Auguste F... confia à son lieutenant la conduite de ses hommes, par ces simples mots : « Lieutenant... à vous l'honneur ! »

THÉÂTRES

A l'Opéra. — M. Jacques Rouché, directeur de l'Opéra, vient de décider d'augmenter le nombre des danseurs mimés du théâtre, en vue des grands ballets préparés pour la saison qui doit commencer prochainement.

Les auditions auront lieu le samedi 23 septembre, à 3 heures (danses de caractère, danses plastiques).

Aux Bouffes-Parisiens. — On annonce les dernières du *Vedette de nuit*, les trois actes spirituels et profonds de M. Sacha Guitry, dont la centième représentation de reprise a eu lieu récemment devant une salle comble.

Ceux qui s'en vont. — Nous apprenons la mort, à l'âge de soixante-quatre ans, de M. Auguste Giraud. Il avait fondé avec le comte de Romain et Jules Bordier les fameux concerts populaires d'Angers.

Selon les désirs du disparu, en raison des circonstances actuelles, l'inhumation a eu lieu au Père-Lachaise, le 29 septembre 1916, dans la plus stricte intimité.

M. Giraud était le père de Mme Marguerite Carré, de l'Opéra-Comique.

« Carmen » en matinée privée. — Le 24 septembre, le Conservatoire Renée Maubel donnera, en matinée privée, avec

les éléments de ses cours, une représentation de *Carmen*. Les critiques et directeurs seront reçus sur présentation de leur carte.

JEUDI 21 SEPTEMBRE

La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Polyeucte*, *L'Ecole des maris*.
Châtelet. — A 2 heures, *Les Exploits d'une petite Française*.
Même spectacle que le soir : *Athénée*, Cluny, 2 h. 15; *Gymnase*, Théâtre Michel, 2 h. 30; *Odéon*, 1 h. 45; *Nouvel-Ambigu*, Palais-Royal, Porte-Saint-Martin, Renaissance, Th. Sarah-Bernhardt, Variétés, Ba-Ta-Clan, 2 h. 30.

La Soirée

Comédie-Française. — A 8 h. 30, *Le Marquis de Priola*.
Opéra-Comique. — A 8 heures, *Sapho*.
Odéon. — 7 h. 30, *La Jeunesse des mousquetaires*.
Athénée. — A 8 h. 30, *Un fil à la patte*.
Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Le Vedette de nuit* (Sacha Guitry, Ch. Lysès).
Gymnase. — A 8 h. 30, *Le Grand Raymond*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, tous les soirs (mat. dimanche et jeudi), *Le Maître de forges*.
Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *Les Oberté* (mat. jeudi et dimanche).
Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bravo!*
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Th. Sarah-Bernhardt. — A 8 h. 30, *Fregoli, Pepita*.
Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça gaze*.
Cluny. — A 8 h. 30, *Le père la Pudeur*.
Théâtre Impérial. — A 8 h. 15, *La Leçon de danse*.
Renaissance. — A 8 h. 30, *L'Hôtel du Libre Echange*.
Théâtre Réjane. — *L'armée anglaise combattant en France*. 2 fois par jour, 2 h. 45 et 8 h. 30. Ce soir, la Garde royale serbe assistera à la séance. Dim., 2 mat., 2 h. 15 et 4 h. 30.
Variétés. — A 8 h. 30, *Tout avance*.
Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *La Bataille de la Somme*, Paris pendant la guerre (grande revue cinématographique).

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Centr. 44-68). — 2 h. 1/2 et 8 h. 1/2 : Mac Norton et 15 vedettes et attractions. *Un petit Béguin* (sketch).
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *Les Poilus de la 9^e*. Avec les spahis sur le front. Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.
Omnia-Pathé. — *Fille d'artiste*. *Calomnie*; *les Exploits d'Elaine* (7^e épisode). Actualités militaires.
Folies-Dramatiques-Cinema. — Tous les jours, mat. et soir.

La Société Anonyme d'Appareils de Prothèse, 10, rue de la Pépinière, Paris, expose, de 2 à 4 h., sa nouvelle **JAMBE AMERICAINE**, qui fonctionne comme une jambe naturelle à l'insu de l'amputé.

FEUILLETON D'« EXCELSIOR » DU 21 SEPTEMBRE 1916

L'AMMONITE D'OR

Roman inédit

PAR

RODOLPHE BRINGER

Du moins c'est Pénélope qui me garantit sur l'honneur que, dès le mois de juin, Villers renaîtra à la vie, et je veux bien la croire.

Pourquoi mon oncle ne m'a-t-il pas fait quitter la pension au mois de juillet, après la distribution des prix, alors que toutes mes amies partaient en vacances? Puisqu'il me jugeait assez grande et assez instruite pour me retirer du couvent, pourquoi a-t-il attendu le mois d'octobre pour me venir chercher, me laissant là-bas à Billancourt toute seule dans le grand pensionnat vide de toutes ses élèves? Ainsi, pendant trois mois, aurais-je joui de Villers en pleine vitalité, en pleine joie, au lieu que maintenant...

— Ecoutez, Mademoiselle, me dit Pénélope, il ne faut pas en vouloir à Monsieur. Monsieur est bien bon, et Monsieur aime beaucoup Mademoiselle. Seulement Monsieur est un original, on peut bien le dire, n'est-ce pas, et il ne vit pas comme tout le monde. Aller, il y a longtemps qu'il désirait vous avoir à ses côtés et, l'année dernière, il ne se passait pas de jour qu'il ne dise :

— Il faut tout de même que j'aille chercher cette pauvre Hugurette; voici qu'elle a dix-huit ans; elle doit s'ennuyer dans son pensionnat!

Puis, il ajoutait :

— Penses-tu, Pénélope, qu'elle s'amusera beau-

coup dans une maison comme la nôtre, n'ayant d'autre société que moi qui vis comme un ours, et toi qui n'es qu'une grosse bête?

Et moi je lui disais :

— Allez, monsieur, retirez-la toujours de son couvent; les oiseaux ne s'ennuient jamais quand ils sont hors de la cage, et les pensionnats n'est-ce pas comme qui dirait des cages à jeunes filles?

Et voici qu'au mois de juillet monsieur était tout pensif.

— Hugurette est en vacances, qu'il faisait comme ça; la faire venir maintenant ou Villers est plein d'étrangers qui mènent un bruit d'enfer...

Parce qu'il faut vous dire que monsieur ne décolère pas tant que les Parisiens sont ici; il dit qu'ils viennent troubler sa tranquillité et il faut le voir revenir des Roches Noires à la marée basse; il est furieux.

— C'est plein d'imbéciles, là-bas, qu'il dit; qu'ils aillent donc à Trouville, où il n'y a point de coquilles; qu'est-ce qu'ils viennent troubler les bonshommes comme moi.

Aussi, monsieur croit que tout le monde est comme lui, et il a attendu pour vous aller chercher que le dernier Parisien ait quitté Villers, persuadé que cela vous serait plus agréable!

Ainsi parle Pénélope, commentant les secrètes pensées de mon oncle.

Et, dans le fond, n'a-t-il pas un peu raison, ce bon oncle Rabourdin? Et, au milieu de toute cette foule d'inconnus et d'étrangers, n'aurais-je pas été plus seule encore que dans ma solitude?

Mon oncle est très aimé à Villers, parce qu'il ne gêne personne, qu'il ne dit rien de personne, qu'il n'est rien et ne s'occupe nullement de tout ce qui se fait dans le pays.

Tout le monde le salue, lui dit un mot aimable; il n'y a qu'une opinion sur lui; mais il n'est lié avec personne; il n'a pas le temps.

Ce qui fait que j'en suis réduite, moi, à sa so-

ciété, à celle de Pénélope et du père Chalut.

Ce n'est point qu'à Villers il n'y ait personne qu'on ne puisse fréquenter.

Il y a d'abord ces dames de la poste, une veuve avec trois jeunes filles, dont deux sont à peu près de mon âge. Il y a ensuite Mme Gombault, qui tient l'agence de location, une jeune dame mariée depuis deux ans à peine. Il y a un architecte, M. Laloupie, qui va au même café que mon oncle et qui a dix ou douze enfants, je ne sais pas au juste. Enfin, il y a monsieur le curé.

Je suis allée lui faire une visite, accompagnée de Pénélope, car mon oncle s'est vivement récusé quand je lui en ai parlé.

Non point par anticléricalisme, certes, mais parce que depuis cinq ans qu'il est ici il n'a jamais fait de visite à personne et qu'il ne veut pas commencer maintenant; d'ailleurs il m'a tout à fait approuvée, m'assurant que M. Vigne était un brave homme et un digne prêtre.

M. Vigne a soixante-quinze ans et est décoré de la Légion d'honneur. Il paraît que s'il avait voulu il y a longtemps qu'il serait évêque, mais M. Vigne refuse les honneurs.

Pendant quarante ans de sa vie, il a été aumônier de la marine; puis, quand on a supprimé les aumôniers, il a demandé une cure sur le bord de la mer.

Aussi le père Chalut est-il un admirateur de M. Vigne.

— Quoique Moko, c'est un fameux marsouin! M. Vigne est un Moko parce qu'il a vu le jour dans les environs de Toulon, devant les flots azurés de la Méditerranée, et l'on sait que, de tout temps, les marins du Midi, les Mokos, ont été tenus en piètre estime par les gars des côtes normandes ou bretonnes.

Mais le père Chalut fait une exception pour M. Vigne, qui est un fameux marsouin, quoique Moko.

LES SPORTS

PREPARATION MILITAIRE

Le Critérium des 100 kilomètres. — Avec l'agrément du ministère de la Guerre, le Club Athlétique de la Société Générale organise pour dimanche prochain, sous les règlements de l'Union Vélocipédique de France, une épreuve réservée aux jeunes gens de la Préparation militaire, sur le parcours de Paris-Abblis. Le départ sera donné à 8 heures du matin, sur la route de Saint-Cyr, devant le stand de tir de Versailles. Itinéraire : Versailles, Saint-Cyr, Trappes, Le Perray, Rambouillet, Abblis, virage aux Essards, commune de Saint-Symphorien ; retour par Abblis, Rambouillet, Les Vaux-de-Cernay, Dampierre, Voisin-le-Bretonneux, La Minière, arrivée au plateau de Satory.

Inscriptions (1 franc) au bureau militaire de l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière, à Paris, jusqu'à demain vendredi, 5 heures du soir.

AVIATION

Un monument à Boillot. — Georges Boillot, chevalier de la Légion d'honneur, a été tué glorieusement à l'ennemi, le 19 mai 1916. Les circonstances de sa mort ont été la triste et nouvelle révélation de cette nature courageuse maintes fois affirmée dans des luttes sportives antérieures où il avait su acquérir une popularité méritée. Sur l'initiative de son ami, M. Jules Goux, un comité s'est constitué pour élever un monument à sa mémoire. Souscriptions chez M. Jules Goux, 71 et 73, avenue de la Grande-Armée, Paris.

Nouveau record mondial de hauteur. — Sur le champ d'aviation italien de Mirafiori, le soldat aviateur Napoléon Rassinari a réussi à battre le record mondial d'altitude avec deux passagers, en s'élevant à 6.300 mètres. Ce nouveau record a été homologué par les juges officiels de Mirafiori.

La Bourse de Paris

DU 20 SEPTEMBRE 1916

Marché sensiblement raffermi aujourd'hui dans un certain nombre de compartiments du parquet, où s'est même dessiné un léger mouvement de reprise. En banque, de nouveaux progrès sont à enregistrer dans le groupe des industrielles russes, tandis que les caoutchoutières se maintiennent non loin de leurs positions de la veille. Parmi nos rentes, le 3 0/0 abandonne une nouvelle fraction à 62.65. Le 5 0/0 reste soutenu à 90. Aux fonds étrangers, reprise de l'Extérieure à 97.75.

Du côté des grands Chemins français, notons la reprise du P.-L.-M. à 1.050, de l'Est à 850. De même, aux lignes espagnoles, le Nord-Espagne s'améliore à 410, le Saragosse de 404 à 410.

Cuprifères plus calmes : Rio, 1.736 contre 1.744 hier.

COURS DES CHANGES

Londres, 27.87 1/2 ; Suisse, 109 1/2 ; Amsterdam, 239 ; Pétersbourg, 191 1/2 ; New-York, 585 ; Italie, 90 1/2 ; Barcelone, 588.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 410 ; cuivre liv. 3 mois, 413 1/2 ; étain comptant, 171 1/2 ; étain liv. 3 mois, 172 ; zinc comptant, 56 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 32 d. 5/8.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volamard.

D'ailleurs le père Chalut et M. Vigne sont d'anciennes connaissances, s'étant rencontrés pour la première fois dans les eners de Chine à l'époque de la prise de Palikao.

M. Vigne m'a reçue, très paternellement, dans un petit salon qu'on dirait devoir abriter beaucoup mieux la retraite d'un capitaine au long cours que les méditations d'un curé de village.

Il m'a dit le plus grand bien de mon oncle, me parlant de ses recherches paléontologiques en homme instruit, puis, sur un ton de badinage, il m'a plainte un peu d'être contrainte de passer l'hiver à Villers.

— Vous, une Parisienne, comme vous allez vous ennuyer parmi nous !

— Une bien tranquille Parisienne, monsieur le curé, ai-je riposté. Pensez que j'avais six ans quand je suis entrée en pension à Billancourt, et que j'en ai dix-huit bien sonnés. Vous voyez que la Parisienne est bien peu au courant de la vie de Paris.

— Pourtant, vous avez de qui tenir. Si je n'ai point connu votre père, le tant regretté Jean Nozeroy, du moins ai-je beaucoup entendu parler de lui : c'était un grand peintre. Si jamais vous allez chez les Laloupie, vous verrez chez eux, dans leur salon, deux estampes d'après les tableaux de votre père.

Je l'aurais embrassé, ce bon M. Vigne, de me parler ainsi de mon pauvre papa. C'est vrai, il est si rare qu'on m'entretienne de lui ! Mon oncle n'en ouvre jamais la bouche, et, au couvent, si l'on citait mon père, c'était en guise de réclame.

— Huguette Nozeroy ? Mais c'est la fille de Jean Nozeroy, vous savez, le peintre des élégances ?

— Ah ! vraiment ?

Et chacun de m'examiner comme une bête curieuse.

Aussi, de m'avoir parlé ainsi, tout de suite je

me suis senti une grosse affection pour M. Vigne, et je l'ai quitté en me promettant de revenir le voir souvent.

En rentrant à la villa d'Amore, nous avons passé devant la maison des Laloupie. Dans le minuscule jardin qui précède leur villa, on entendait crier, rire, pleurer, gémir, geindre, hurler : c'étaient tous les enfants Laloupie qui prenaient leurs ébats.

Si j'avais osé, je serais entrée pour voir les deux estampes d'après le tableau de mon père, car, le croirait-on, c'est à peine si moi, sa fille, je connais les tableaux de Jean Nozeroy. Mais une fausse honte m'a retenue, et puis, qu'aurait dit mon oncle ?

30 octobre 190...

— Qu'avez-vous, Pénélope, vous avez l'air toute triste, ce matin ?

— Mam'zelle, j'ai le mal du pays !

Et Pénélope, de sa grosse poitrine, tire un tel soupir que, si elle eût été tournée du côté de la mer, ce soupir eût été capable de faire chavirer toute la flottille qui, là-bas, sort de Trouville pour aller pêcher en pleine mer !

— Le mal du pays, Pénélope ? Qu'est-ce que c'est que le mal du pays ?

— C'est l'envie de revoir nos pommiers et nos vaches !

Le père Chalut, qui passait, a haussé les épaules :

— Si c'est possible de préférer des pommiers et des vaches à ça !

Et, d'un grand geste, il a montré la mer.

Elle est étrange, aujourd'hui, la mer : d'un gris de cendre, d'un gris de perle, et bourru, houleux, grondant, méchant, agité d'une colère sourde, comme maintenue par une volonté de fer, mais qui d'un moment à l'autre peut éclater en une tempête furieuse qui ébranlera la falaise et fera trembler toute la maison.

Pénélope a regardé la mer.

— Du propre ! a-t-elle murmuré simplement. Et le père Chalut s'en est allé furieux et, sûrement, si je n'eusse été là, la pauvre Pénélope était injuriée de la belle façon.

A déjeuner, Pénélope était encore plus maussade : mon oncle n'a pas manqué de s'en apercevoir.

— Vous avez le mal du pays, Pénélope, il faut partir ce soir.

Il paraît que le mal du pays fait partie des habitudes de la maison.

En effet :

— Tu vois cette grosse bête de Pénélope, a dit mon oncle, eh bien ! de temps en temps cela la prend, il faut qu'elle retourne dans son trou de la Vesprière. Alors, que veux-tu, pour avoir la paix, je la laisse partir, et le lendemain elle revient gaie comme un pinson. Quelle grosse bête que cette brave fille !

Pénélope est donc partie, mais, hélas ! elle n'est pas revenue gaie comme un pinson. Nous avons vu arriver une Pénélope rêveuse, mélancolique, préoccupée.

Et elle m'a fait ses confidences.

— Ah ! mademoiselle, allez ! la vie n'est pas drôle. Figurez-vous que mes parents se sont mis en tête de me marier. Il y a le gros Martial, un propriétaire de chez nous, qui a demandé ma main.

— Eh bien, ai-je répondu, voilà-t-il pas de quoi vous lamenter !

— Ah ! c'est que le gros Martial est veuf, qu'il n'est ni jeune ni beau. Seulement, il a des écus ; mais on n'en voit pas souvent la couleur. C'est un cupide ! S'il veut m'épouser, c'est qu'il sait que je ne renâcle pas à l'ouvrage et qu'au demeurant une femme coûte moins qu'une servante. Ah ! je suis bien ennuyée, allez, mademoiselle !

(A suivre.)

F^{que} de **POSTICHES** et **HERMOSA**, 24, Boul. de Strasbourg, Paris. Exécute égal^{ment} commandes particulières au prix de fabrique. Grand Choix de Modèles nouveaux. Travail à façon avec démolures.

INSTITUTION SEVIGNE éducat. complète pour jeunes filles. Conf. Rambouillet (S.-et-O.) Pens. 7 à 800 f.p. an. Gd jard.

SAVON TRICAP

SANS RIVAL
POUR BLANCHIR et ADOUCIR LA PEAU

COURS Chollier, 130, r. Lafayette (face gare Nord) Préparation spéc^{iale} des J. Villes aux brevets Elém. et Sup^{érieurs} - Cours spéciaux - Professeurs agrégés



BOUCHON TOUPET-ABSORBATEUR
Plus de Colots ! Plus de Nicotine ! Economie 50 %
Dans tous les Bureaux de Tabac - 20 c. le cahier.
EXCELSIOR PROTECTOR - Croco garni de son cahier. 1 fr.
Envoi rec^{uit} Mandat n° 1121 - CHAUVÉ, 15, Rue Parrot, PARIS.



PARCE QUE
vous êtes connaisseur
en tabac d'Orient
vous préférez l'arome
des

MURATTI

les Cigarettes de l'Elite

« Ariston » de luxe « After lunch »
« Ariston » gold « Bouquet » bout liège
« Young ladies » « Bouquet » bout carton
De 0.75 à 3 fr. 20 la boîte.
MURATTI Sons and Co Ltd - MANCHESTER



Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Pilules Orientales

Développement, Fermeté, Reconstitution du Buste chez la Femme.
Le flacon avec notice 6 fr. 35 franco. — J. RATIE, Ph^{arm}, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.



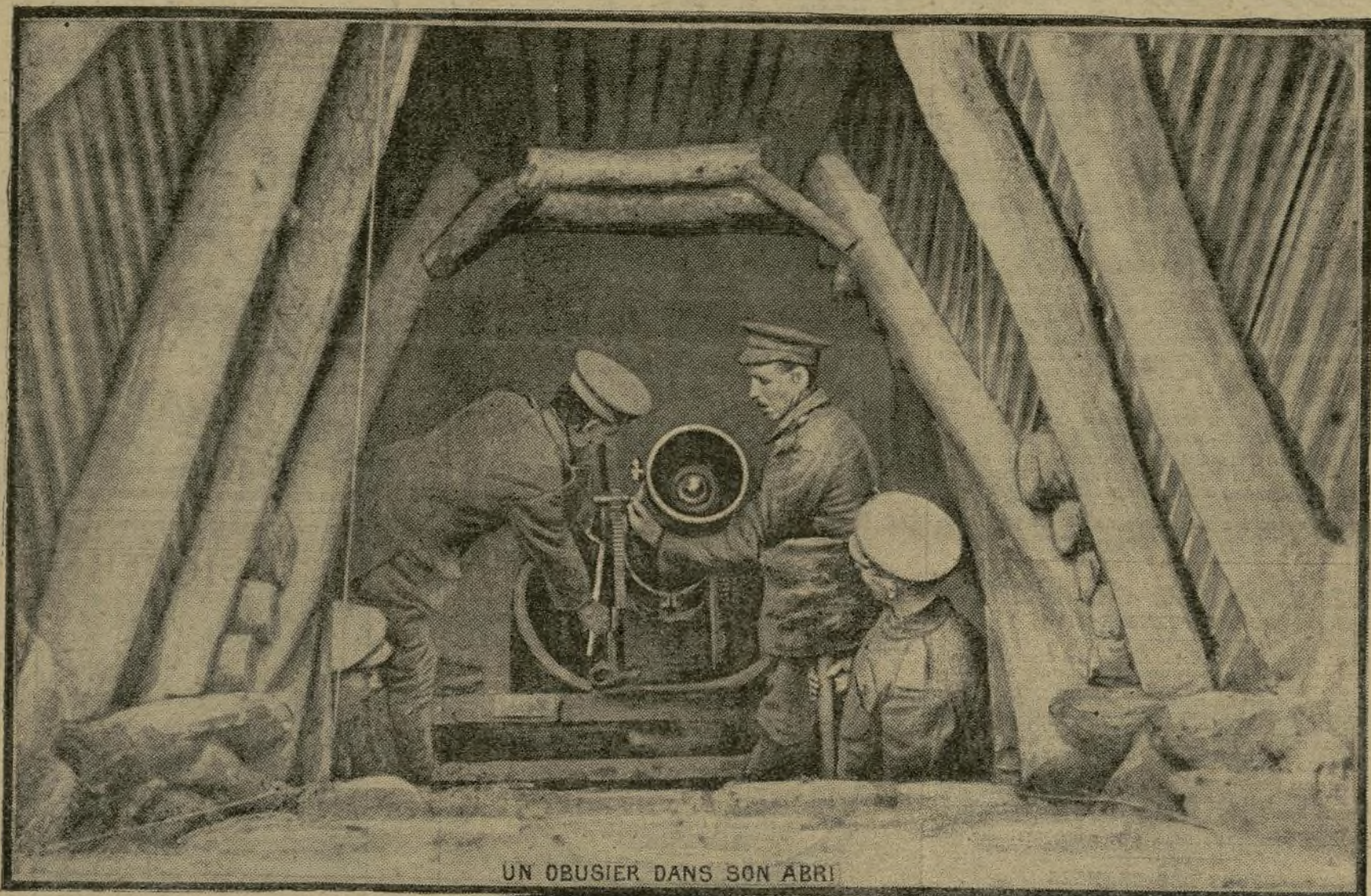
ROSE LILY
du Docteur CHALK
Poudre de Riz LIQUIDE
Fait Disparaître Les RIDES
avec la même facilité que la gomme efface un trait de crayon.
Flacons à 2, 3.50 et 6 fr. Ph^{arm} DETCHEPARE, à Biarritz.
L. FERET, 37, Faubourg Poissonnière, Paris.
VENTE dans toutes Pharmacies, Parfumeries et Grands Magasins.

POULES pondeuses ; nourritures économiques.
E. ROBIN, 135, rue Marcadet, Paris.

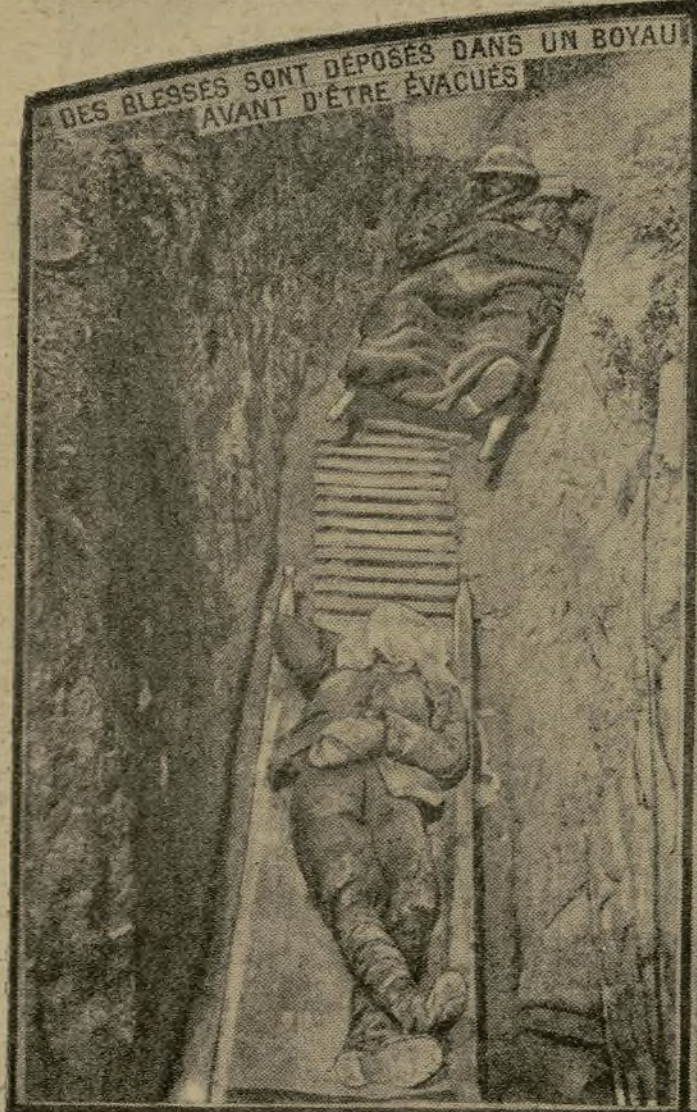
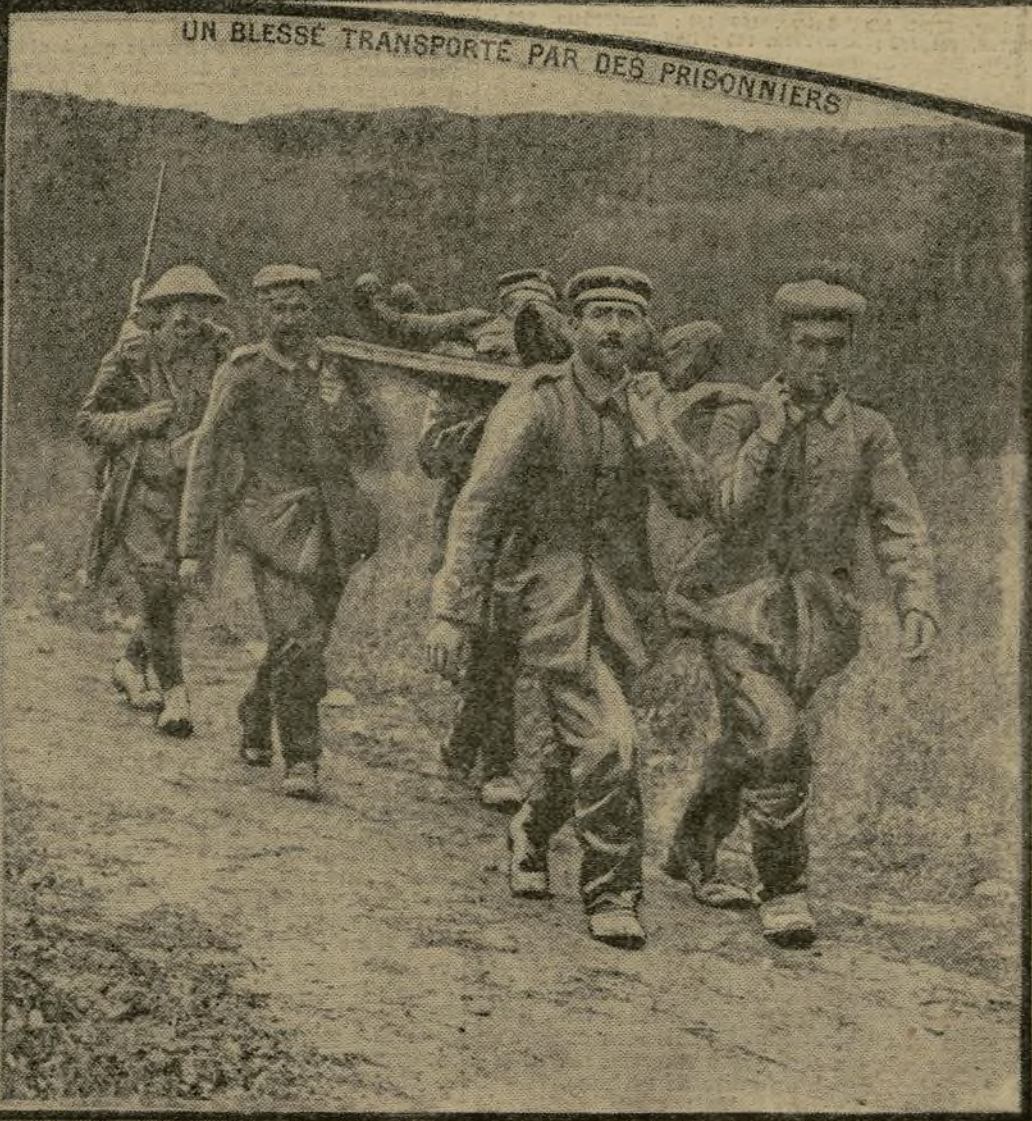
LA ROSÉE remplace le VIN
BORDELAISE 5 francs pour 120 litres
Franco contre 5 fr. 65
ROSTIAUX, 31, rue du Landy, CLICHY, Seine.



Après le nouvel et victorieux effort britannique



UN OBUSIER DANS SON ABRI

DES BLESSÉS SONT DÉPOSÉS DANS UN BOYAU
AVANT D'ÊTRE ÉVACUÉS

UN BLESSÉ TRANSPORTÉ PAR DES PRISONNIERS

Les Allemands gémissent dans leurs journaux et déplorent, eux qui inventèrent les gaz asphyxiants, que les Alliés utilisent contre eux des méthodes de guerre formidablement meurtrières. Munich voit se constituer une ligue sous la dénomination : « Haine à l'Anglais ! » Les vaillants Tommies se rient de la colère germanique et continuent à presser l'ennemi sur le front de la Somme, avec une maestria admirable que couronne chaque jour un nouveau succès.